

LARSEN

LE MAGAZINE DE L'ACTUALITÉ MUSICALE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES
N°19 - SEPTEMBRE / OCTOBRE 2016

Robbing Millions

SALUT, C'EST NOUS !

SAULE | SCYLLA | JOY AS A TOY | DELTA | PHILIPPE BOESMANS |
QUATUOR MP4 | GÉNÉRATION BEATMAKING | AN PIERLÉ |
LES INSTRUMENTS DIY | LA VIABILITÉ DES PRODUCTIONS INTERNATIONALES



Périodique : 5 x par an
BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.
1099 BRUXELLES/X
1/1746

AUTORISATION
Bureau de dépôt :
Bruxelles/x

PARCOURS CRÉATIF AU COEUR DE LIÈGE

9 > 11 SEPTEMBRE 2016



An Pierlé, Castus, Dinner, Ébbène,
Everyone Is Guilty, Facteur Cheval, Haring,
Heisa, Jonathan Toubin, Lakuti, Le Colisée,
Lieutenant, Mokele, Oklou, Queen Ka,
The Hills Mover, The Scrap Dealers,
Thee Marvin Gays, Theo Clark, Ulrika Spacek,
Up High Collective

... et de nombreuses activités :

BPM_intro : rencontres autour des musiques électroniques proposées par Ça Balance
Electro, Concerts sauvages, DJ Sonar présente La Barbe Mobile, Liège Marché Vintage,
Petit train, Red Bull Love Boat

Brasserie C / Copper / Grand Maison / La Zone /
Le Garage / Live Club / Église Saint-Antoine et
Sainte-Catherine / Point Culture / Théâtre de Liège



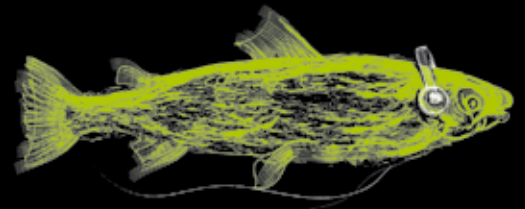
LA PREMIÈRE & VIBELI PRÉSENTENT

FESTIVAL FRANCOFAUNE

POUR LA BIODIVERSITÉ MUSICALE
DU 6 - 16 OCTOBRE 2016
BRUXELLES / 11 LIEUX / 35 CONCERTS

DAAN DARAN ROMEO ELVIS NICOLAS MICHAUX FRANCOIZ BREUT
BAZBAZ LOUIS-JEAN CORMIER SECRETES SESSIONS SALOMÉ LECLERC
ANTOINE HENAULT RECITAL BOXON DALTON TELEGRAMME VIOLETT PI
DENIS K BENOIT PARADIS TRIO NICOLAS JULES MATHILDE FERNANDEZ
FOU DETECTIVE MATHIAS BRESSAN ERWAN#ERWAN OLMIER JUPRELLE
JOSY & THE PONY VA A LA PLAGE CLEMENT KT GORIQUE

INFOS & TICKETS : FRANCOFAUNE.BE



WEEK-END PRO DU 13 - 16 OCTOBRE 2016

PLUS DE 20 CONCERTS

APÉROS VITRINE BIÈRES
SOURIRES DÉJEUNER RENCONTRES

ACCREDITATION : FRANCOFAUNE.BE/ESPACEPRO



BEAUTÉS SONIQUES

27 > 31 OCT. 2016
NAMUR

CONCERTS
- DJ SETS
PROJECTIONS
DISCUSSIONS
MARCHÉ DES CRÉATEURS
FOIRE AU VINYLES
MARCHÉ VINTAGE

Tindersticks (uk),
Andre Brasseur & Band (be),
Dan San (be), Nicolas Michaux (be),
Black Devil Disco Club (fr),
Robbing Millions (be), Warhaus (be),
Alex Cameron (aus), Aldous Harding (nz),
Italian Boyfriend (be),
Insecte (be),...

Info et tickets :
www.beautessoniques.be
facebook.com/beautessoniques
#BoSo2016



LARSEN

CONSEIL DE LA MUSIQUE
Quai au Bois de Construction, 10 - 1000 Bruxelles
www.conseildelamusique.be
Contact par mail:
larsen@conseildelamusique.be

Contactez la rédaction:
première lettre du prénom.nom@conseildelamusique.be

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Claire Monville

Comité de rédaction
Nicolas Alsteen
Julien Chanet
François-Xavier Descamps
Christophe Hars
Claire Monville

Coordinateur de la rédaction
François-Xavier Descamps

Rédacteurs
Nicolas Alsteen
François-Xavier Descamps

Collaborateurs
Nicolas Capart
Ayrton Desimpelaere
Isabelle Françaix
Véronique Laurent
Luc Lorfèvre
Jacques Prouvost
David Salomonowicz
Didier Stiers
Benjamin Tollet

Correcteurs
Christine Lafontaine
Nicolas Lommers

Couverture
© Marine Dricot

PROMOTION & DIFFUSION
François-Xavier Descamps

ABONNEMENT
Vous pouvez vous abonner gratuitement à Larsen.
larsen@conseildelamusique.be
Tél.: 02 550 13 20

CONCEPTION GRAPHIQUE
Mikan

Impression
Paperland

Prochain numéro
Novembre 2016



LE SOIR



Édito

Si le Do It Yourself - ou autoproduction - est au départ associé à la marge, on constate aujourd'hui qu'il est devenu... la norme. Pour rester maître de leur carrière ou pour survivre face à l'impitoyable industrie musicale, beaucoup de musiciens ont en effet « fait le choix » de l'indépendance: du DIY comme l'évoquent dans ce numéro des artistes aussi différents que Robbing Millions, Scylla ou le Duo Sybrandus.

L'arrivée du numérique a évidemment une responsabilité directe dans cette évolution, lui qui a provoqué une diminution des ventes de disques, amplifié la croissance des « home studios » et fait basculer l'ensemble de la filière musicale vers un modèle qu'elle peine encore à trouver.

Une conséquence positive de cette situation est que l'artiste DIY est aujourd'hui obligé de se transformer en entrepreneur, devenant complètement indépendant, autonome. Un pari pourtant presque intenable car, pour réussir, il doit être également producteur, attaché de presse, administrateur, manager, éditeur ou encore booker... et certains de se lasser ou de se décourager au point d'abandonner leur projet.

Si l'artiste ne peut tout déléguer les yeux fermés, il ne peut toutefois tout assumer. C'est pourquoi il est essentiel qu'il puisse s'appuyer sur des structures ou des personnes qui lui faciliteront sa création: des managers, des bookers ou encore... des locaux de répétition.

Bonne lecture

Claire Monville

CONCOURS

Larsen vous offre 5 pass « Beautés Soniques » (du 27 au 31 octobre) ainsi que 10 places pour les Secrètes Sessions du Francofaune au VK le 6 octobre.
Pour gagner, il suffit d'envoyer un mail à larsen@conseildelamusique.be avant le 15 septembre, avec la place de votre choix.

Sommaire

OUVERTURE

J'AI ACHETÉ DES DISQUES AVEC **Saule** P.4
EN VRAC P.5

RENCONTRES

ENTRETIEN **Robbing Millions** P.8
RENCONTRE **Joy as a Toy** P.11
RENCONTRE **Clément Nourry** P.12
RENCONTRE **La Jungle** P.13
RENCONTRE **Scylla** P.14
RENCONTRE **Isha** P.15
RENCONTRE **Delta** P.16
RENCONTRE **Barbara Wiernik & Nicola Andrioli** P.17
RENCONTRE **Quatuor MP4** P.18
RENCONTRE **Duo Sybrandus** P.19
TRAJECTOIRE **Philippe Boesmans** P.20

ZOOM

La viabilité des productions internationales P.22
Les instruments DIY P.24

ARTICLES

APERÇUS **Rebel Rebel au Mac's / Tour cybernétique** P.27
DÉCRYPTAGE **Génération Beatmaking** P.28
LE.COM **Les adaptations nécessaires**
du classique P.30
IN SITU **Les Abattoirs de Bomel** P.32
ÉCHOS D'AILLEURS P.36
VUE DE FLANDRE **An Pierlé** P.37

LES SORTIES

EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES P.34-35
LISTE DES SORTIES P.36

BONUS

L'INTERVIEW INDISCRÈTE
Phil Maggi (Ultraphallus) P.38
C'ÉTAIT EN... **Juin 1982** P.39



DR

Le temps passe vite mais n'a aucune prise sur l'enthousiasme de Baptiste Lalieu. Dix ans après *Vous êtes ici*, son premier éclat sous le nom de Saule (et les Pleureurs), le Montois annonce son quatrième album pour cet automne. Enregistré au studio ICP de Bruxelles avec Mark Plati (producteur de David Bowie, de Hooverphonic et aussi du dernier Grandgeorge) et mixé à New-York, ce disque devrait emmener notre Géant vers de nouvelles cimes. *Je n'avais entendu que du bien sur Mark Plati et cette réputation s'est confirmée dès notre première rencontre. Non seulement, il maîtrise parfaitement les aspects techniques, mais il te stimule aussi pour sortir de ta zone de confort et développer de nouvelles idées.* En attendant de découvrir le fruit de cette collaboration, Baptiste a ressorti rien que pour nous ce qu'il appelle les quatre piliers de sa discothèque.

LUC LORFÈVRE

4X4

Saule



Serge Gainsbourg
Aux armes et caetera
Universal (1979, éd. vinyle)

C'est un peu ma madeleine de Proust. Ma mère est une grande fan de Serge Gainsbourg. Plus qu'avec *Histoire de Melody Nelson* ou *L'homme à la tête de chou*, je me souviens avoir été particulièrement interloqué par la pochette du vinyle d'*Aux armes et caetera* : un mec pas rasé à pieds nus sur le sommet d'une dune dans le désert. Je me vois encore dans le salon sortir avec précaution le vinyle de la pochette, posé l'aiguille et faire un bon de trois mètres en arrière à cause du son produit par la section rythmique de Sly et Robbie. Une claque ! À l'âge de trente ans, j'en ai un peu marre du format CD, je m'achète une platine vinyle et je pars le jour même à la recherche de 33 tours dans les magasins de seconde main en me jurant que le premier disque de ma collection personnelle sera *Aux armes et caetera* de Gainsbourg. Coup de bol, je le vois dans la vitrine d'un brocanteur de Louvain-la-Neuve. Serge a cinquante ans quand il enregistre cet album à Kingston et c'est grâce à lui que la France va découvrir le reggae. Il comprend avant tout le monde en Occident que le reggae est une musique poussée par le vent de la révolution, c'est pour cette raison qu'il y reprend la *Marseillaise* dans une version rasta qui déclenchera la polémique. Trop cool.



Rage Against The Machine
Rage Against The Machine
Sony Music (1992)

Sans jouer les vieux cons, je me dis que c'était quand même une autre époque. En 1992, tous les ados, à commencer par moi, pogotaient sur *Killing in the Name* et *Bombtrack* dans leur chambre. Ce disque trustait les premières places du hit-parade et ça passait sur toutes les radios entre un morceau de Soundgarden et un autre de Pearl Jam. J'ai découvert Rage Against The Machine grâce à Fun Radio qui le diffusait dix fois par jour. Tu t'imagines un peu ça ? Ce serait impensable aujourd'hui. Mon plus grand regret est de n'avoir jamais vu sur scène Rage Against The Machine. Le jour de leur concert de reformation au Sportpaleis d'Anvers (le 2 juin 2008 - ndr), je jouais avec Saule. *That's life...*



Jeff Buckley
Grace
Sony Music (1994)

En 94, je suis à fond dans la scène hardcore-punk. Je joue déjà dans des groupes. On sort au Magasin 4, à Bruxelles, on joue dans des caves, des squats. Un jour, un pote débarque dans notre local de répète avec, dit-il, « un disque de gonzesses » dont il est très fier. C'est *Grace* de Jeff Buckley. Nous quittons le local avec le CD, on fait un tour en bagnole en le mettant à fond et, tout aussi punks que nous sommes, on se met tous à chialer sur sa reprise de *Hallelujah* de Leonard Cohen à tel point que nous devons nous arrêter sur le bord de la route. Avec mon groupe My Second Skin, nous sommes très vite passés d'un rock très dur à une facette beaucoup plus pop et éthérée. Jeff Buckley et Radiohead étaient passés par là... Le chant polymorphe de Buckley m'a marqué à vie. Il était capable d'emmener sa voix particulièrement très haut dans les aigus et d'enchaîner ensuite en éructant une reprise de *Kick Out. The Jams* de MC5.



Miles Davis
Kind Of Blue
Sony Music (1959, éd. vinyle)

J'ai découvert Miles Davis sur le tard. Je devais avoir vingt-cinq ou vingt-six ans. Je travaillais alors à la Médiathèque de la Communauté française où je m'étais fait pote avec un mec qui bossait au rayon jazz. *Si tu ne dois écouter qu'un seul album de jazz dans ta vie, c'est celui-là*, m'a-t-il dit un jour en me tendant *Kind Of Blue* de Miles Davis. Aujourd'hui, *Kind Of Blue* et *Legend* de Bob Marley restent toujours mes remèdes contre le monde extérieur. Quand je suis bloqué à l'aéroport ou dans un embouteillage, je mets Miles dans mon casque et rien ne peut plus m'atteindre. Le monde peut s'écrouler autour de moi, je sais que si j'ai *Kind Of Blue* à portée d'oreille, je m'en sortirai toujours. En jazz, j'écoute aussi Brad Meldhau, John Coltrane ou encore le Esbjörn Svensson Trio, un groupe que m'a fait découvrir le bassiste de Charlie Winston.

EN VRAC

CONCOURS DE L'ÉTÉ

Le résultat des courses

C'est Jeremy Walch, le Mac DeMarco belge, qui emporte le tremplin du Verdur Rock 2016, emboitant le pas à In Lakesh en 2015 et à d'autres groupes aujourd'hui bien ancrés sur nos scènes (Alaska Gold Rush, BRNS, Robbing Millions, ...). Rendez-vous donc en 2017 pour le voir à Namur (et ailleurs entretemps bien sûr). Tandis qu'au Franc'Off, c'est le duo Rive qui est lauréat cette année. Ce duo pop en français avait déjà terminé à la deuxième place du concours Du F. dans le texte cette année. Sûr, on reparlera d'eux et dans pas longtemps car un EP est d'ores et déjà annoncé pour la rentrée. Glass Museum a quant à lui gagné le Tremplin du Festival de Dour: son groove a séduit et leur a permis de se produire le 15 juillet sur une des scènes de la Plaine de la Machine à Feu. Aux Ardentes, c'est Soul'Art qui avec son mélange de rap et de chant multi-langues a décroché une place au Festival. À suivre de près!

MOCHÉLAN, LE COURT

Merci Jacky et Michelle

Simon Delecrosse, aka Mochélan, très actif sur tous les fronts (hip hop, théâtre, édition, photo) explore maintenant le cinéma et livre un court-métrage inspiré par le célèbre site porno français: *Jacky, Michelle et moi*. Toujours dans les bons plans ce Mochélan. À découvrir.

BACK IN NADA

Les deux agences (booking & management, concerts) Nada et Back in the Dayz ont décidé d'unir leurs forces et leurs complémentarités. Max Meli et Anthony Consiglio, de Back In The Dayz, rejoignent ainsi l'équipe en place chez Nada, amenant dans leurs valises un joli catalogue hip hop & électro qui compte La Smala, Hamza, Vald, Guts ou Sniper au compteur.

GLIMPS IS DOOD

L'événement gantois Glimps visait à «mettre en vitrine» des projets belges et européens afin de professionnaliser leurs contacts et mettre sur pied une coopération au niveau européen. Le festival, qui se définissait également comme conférence, est mort faute de financement pour continuer l'aventure. Plus d'infos sur www.glimpsgent.be



LES PERLES DE L'UNDERGROUND

Tout un catalogue provenant de la collection de cassettes d'une radio «ultra» underground a été récemment cédé au site Archive.org. Un voyage incroyable au cœur des années 80 et 90 vous y attend. C'est à Myke Dye, le présentateur de la radio canadienne CKLN-FM (1983-2011), que l'on doit ces bijoux expérimentaux, indus, indie et autres sons DIY, qui dormaient jusqu'à présent sur un site web intitulé Noise-Arch (.net). L'occasion aussi de découvrir ce site consacré à l'archivage et qui regorge de pépites en tous genres.

www.archive.org/details/noise-arch

FESTIVAL DE WALLONIE

Une nouvelle directrice

Isabelle Bodson, d'abord directrice du Festival pour la partie Wallonie-Hainaut, prendra les rênes de la Fédération des sept festivals que compte l'événement. On souhaite le meilleur au directeur sortant Baudouin Muylle! En septembre, ce sont les Festival de Liège/Nuits de Septembre et le Festival musical du Brabant wallon qui tiendront le haut de l'affiche. Consultez le programme!

www.festivaldeawallonie.be

QUELLE PLACE POUR LA MUSIQUE ?

Dans le patrimoine immatériel de l'Unesco

Le Courier International s'est posé une question sérieuse et passionnante: *Que représente la musique dans le patrimoine immatériel de l'humanité recensé par l'Unesco?* Et quel est donc le pays qui comptabilise le plus d'éléments musicaux recensés? Pas la Belgique mais elle y occupe quand même une belle place. La réponse est à découvrir sur le net, via une infographie imaginée par Martin Grandjean (chercheur en histoire à l'Université de Lausanne et porte-parole d'Humanistica) et sa femme Céline Grandjean (musicologue) et ce, grâce aux données collectées par l'UNESCO. Le lien est posté sur le site du Conseil de la Musique, www.conseildelamusique.be.

SASKIA DEVILLE

De Musiq'3 à France Musique

La Belge Saskia De Ville, notamment productrice sur Musiq'3, remplacera Vincent Josse et prendra les rênes de la matinale de France Musique. Son défi: donner une identité plus musicale à la tranche horaire 7-9h. Saskia De Ville aura également été présente sur la Première et Musiq'3 comme animatrice-chroniqueuse et a réalisé quelques sujets culturels pour Arte.

FRANCO-FAUNE

Un festival et un Parcours

L'ancienne Biennale de la Chanson rebaptisée «Parcours Francofaune» offre un coaching/accompagnement scénique à des artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ont été sélectionnés cette année: Mathias Bressan, Mathilde Fernandez et Fou Detective. Ils joueront à plusieurs reprises durant le Festival qui prendra ses quartiers dans divers lieux culturels de Bruxelles du 6 au 16 octobre. Au menu notamment pour ces trois lauréats: Secrètes Sessions au VK de Molenbeek, à savoir une dizaine de créations communes aux trois artistes qui présenteront leurs compositions créées ensemble. Une initiative originale!

www.francofaune.be

COOPÉRATION CULTURELLE

Un projet pour un bon accord ?

Les ministres de la Culture Sven Gatz et Alda Greoli lancent un nouvel appel à projet pour 2017. La coopération et l'échange entre les deux Communautés occupent bien sûr une place centrale dans cet appel et chaque projet soumis devra compter au moins un partenaire issu de chaque Communauté. Les opérateurs culturels qui le souhaitent peuvent introduire une proposition jusqu'au 15 octobre 2016. Pour rappel, en 2016, 22 organisations ont pu concrétiser leur initiative commune. La plateforme de coopération mise sur pied dans le cadre de la mise en œuvre de l'Accord Culturel, examinera toutes les propositions de projets.

www.cultuurculture.be

UN NOUVEAU GUIDE !

Pour les radios non classiques de la RTBF

Suite à l'appel à candidatures lancé en avril pour le poste nouvellement créé de directeur du pôle musical radio (non classique), la RTBF a désigné Joël Habay pour cette fonction. Passionné de musique, Joël Habay a débuté en tant qu'animateur dans de nombreuses radios en région liégeoise avant de prendre la direction des programmes de radio Nostalgie. Depuis 2014, il dirigeait les programmes de Chérie FM.

STRITARTY

Un musée à ciel ouvert à Madagascar

Du 3 au 12 octobre prochain aura lieu la première édition du festival Stritarty à Diego-Suarez (nord de Madagascar). Ce festival est totalement dédié aux arts urbains (graffiti, danse, hip hop, slam...) et est organisé par l'Alliance Française de Diego-Suarez et un collectif de jeunes dessinateurs de la ville, D-Sary. Un des objectifs des organisateurs est de faire de Diego-Suarez un musée à ciel ouvert pour un véritable embellissement de la ville. Quatre artistes belges s'y rendront, ils sont tous portés sur les arts visuels: Parole, L'Espègle, Fred Lebbe, Caroline Verduyck.



KIDS AVATARS, SUBFIELD, HITASURA

Nouveaux labels en Fédération Wallonie-Bruxelles

Kids Avatars est un tout nouveau label qui proposera comme première production l'album *Jazz for Kids* de Manu Hermia, ici accompagné par Sam Gertsmans à la contrebasse et par Pascal Mohy au piano. Les trois excellents musiciens reprennent de grands classiques de la chanson pour enfants (*D'Une souris verte à Bonjour, tout va bien*) et en live leur expliquent ce que veut dire le terme « improvisation ». Un nouveau label pour les kids: c'est une bonne idée. Subfield porte bien son nom puisqu'il s'est trouvé comme vocation de se spécialiser dans l'exploration de tous les sous-genres musicaux. À l'initiative de l'in-fatigable Geoffrey Mugwump et de !K7, le label ne s'intéressera pas exclusivement à ses propres productions de Mugwump mais bien aussi à d'autres artistes (Front de Cadeaux, ...). Enfin, on avait un peu oublié de parler dans ces colonnes du label Hitasura créé par Frédéric Haas pour jouer d'un espace de liberté qui nous permette de réaliser ce que nous rêvons de réaliser, ce que nous croyons pouvoir réaliser, de la façon dont nous pensons que cela doit être réalisé, c'est à dire en suivant les voies qui nous semblent justes. Premiers enregistrements à avoir vu le jour et à venir: *Concertos* de Bach, *Sonates* de Scarlatti, ... Bons vents à tous!

www.manuel-hermia.com
www.the-subfield.com
www.facebook.com/hitasuraproductions

ÇA BOUGE À RTL

Le pôle radio est réorganisé. Le groupe joue aux chaises musicales et a recruté avant la rentrée de septembre et ce, dans le but de réorganiser les grilles, de développer la technologie DAB+ et en vue du renouvellement des licences FM en 2017. Éric Adelbrecht prendra en charge la direction des programmes de Bel RTL et aura donc comme tâche première de refondre la grille des programmes. Concernant les programmes des chaînes musicales (Contact, Mint et Contact R'n'B), RTL a engagé Stéphane Gilbert, ex-directeur des programmes NRJ. Il travaillera aux côtés de Thomas Simonis, nommé Music Manager Radios: il aura donc la tâche de dégager la stratégie musicale de l'ensemble du groupe.

FOCUS SUR LA CULTURE 2015

L'Administration générale de la Culture publie son traditionnel « Focus », traduisant la volonté d'informer les citoyens, les associations, les entreprises et les institutions sur les moyens investis dans la culture, tout en renforçant la visibilité du secteur culturel. L'ouvrage présente de manière transparente la mise en œuvre de la politique culturelle, tant dans ses aspects quantitatifs à travers l'exposé du bilan chiffré, que qualitatifs à travers l'exposé des réalisations et activités déployées.

www.culture.be



DÉCÈS DE HARRY HALBREICH

Spécialiste de la musique moderne et contemporaine, le musicologue et producteur de radio Harry Halbreich est mort le 27 juin à Bruxelles. Il était âgé de 85 ans. Il fut également Directeur artistique du festival de Royan de 1973 à 1976 où il a contribué par sa grande curiosité à la découverte de nombreux jeunes compositeurs.



MUSIC, THE FINAL FRONTIER...

La musique belge en pochettes

The Vinyl Frontier pt 2 est un livre au format 33 tours qui retrace l'histoire de la musique belge à travers ses pochettes. La sortie du bouquin a été accompagnée d'une expo cet été à Ostende. De Telex à Stromae en passant par Allez Allez ou eUS (et aussi les labels qui ont marqué l'histoire de la musique pop belge), le tout à travers des archives, des interviews, des anecdotes, ... Une édition bilingue SVP à l'initiative de Red Bull Elektropedia. Dans toutes les bonnes librairies!



CLASSIC ACADEMY 2016

De la flûte et de l'accordéon

La soirée de clôture de la Classic Academy 2016 s'est déroulée le 21 juin dans le cadre de la Fête de la Musique. Le principe ? Chaque année sont sélectionnés quatre jeunes musiciens parmi les meilleurs étudiants de chaque conservatoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles (Bruxelles, Liège, Mons et l'IMEP de Namur). Ils ont l'occasion de jouer pour la première fois en solistes, avec l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège. Cette année, la flûtiste Sofia Gantois (23 ans, Conservatoire Royal de Liège), l'accordéoniste Cristian Perciun (22 ans, IMEP, Namur), le guitariste Thibault Debehogne (22 ans, Arts² Mons) et le pianiste Silviu Dumitrache (23 ans, Conservatoire Royal de Bruxelles) ont pu ainsi fouler la scène de la Salle Philharmonique. À l'issue de la soirée, deux prix ont été décernés : le « Prix de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège » a été attribué à Sofia Gantois qui a interprété le *Concerto pour flûte en ré mineur* de Bach. Elle sera invitée à jouer en soliste avec l'Orchestre lors de la Fête de la Musique 2017. Le « Prix du public » a été attribué à l'accordéoniste Cristian Perciun pour son interprétation de *l'Opale Concerto* de Galliano. Il sera l'invité de la Salle Philharmonique de Liège pour un récital dans la série *Musique à midi*. Le début de bien belles carrières ?

www.oprl.be

MORT D'UN CLUB

Le Soul Inn a rendu l'âme

On vous annonçait il y a quelques mois la fermeture du « mythique » DNA (Bruxelles) et dans la foulée sa réouverture sous le nom de Soul Inn, avec deux DJ bien connus de nos scènes bruxelloises à la bar(re) : DeeJayReedoo et Funky Bomp. Quelques semaines plus tard, le Soul Inn n'est plus non plus... ou de la difficulté de tenir un club dans le centre de Bruxelles et de son piétonnier en 2016. RIP donc. Mais tel le phénix, la salle revivra-t-elle ? Affaire à suivre...

KARIM GHARBI

La chanson, c'est pourtant son truc !

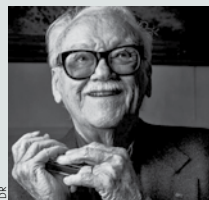
La Fédération des Festivals de Chanson Francophone rassemble 30 festivals (Canada, Suisse, France et Belgique) avec le Festival Francophone et les Francophiles de Spa). La Fédé propose chaque année une sélection de chansons et leurs (22) interprètes. La compil s'appelle *La chanson, c'est pas mon truc* et la Belgique y est représentée par Karim Gharbi et par le groupe franco-belge Sages comme des sauvages. À vos lecteurs !

www.ffcf.fr

UGH !

See You, C.U.

En 2016, le C.U. Festival de Liège (à prononcer « See You ») garde le même nom (quoique), le même ton (assurément), le même esprit (toujours) mais change... son orthographe ! Il devient le Sioux Festival : un festival itinérant riche d'échanges culturels et artistiques. Du 9 au 11 septembre, tout un parcours dans la Cité Ardente avec An Pierlé, Castus, Ébbène, Facteur Cheval, The Scrap Dealers, Thee Marvin Gays, ... Visages pâles, vous savez où aller !



SO LONG, TOOTS

Nous apprenons la disparition de Toots Thielemans au moment de boucler ce numéro de Larsen. Nous reviendrons prochainement sur l'influence du musicien, lui qui a marqué définitivement la musique. *Don't you cry, don't you fret, You can bet one lucky day you'll waken...*

RIP RAF

Mort d'un magazine

... de la difficulté à maintenir en vie un mensuel culturel gratuit en 2016. Merci à Rif Raf pour toutes ces années de passions et de découvertes en tous genres. Nombre de mélomanes en musiques actuelles ont pu parfaire leurs connaissances de l'actu musicale internationale grâce à Rif Raf et à sa gratuité. A bientôt !

LOUIS LORTIE

Rigueur et ouverture

Louis Lortie est le nouveau maître en piano de la Chapelle Musicale Reine Élisabeth. Fort d'une longue proximité avec la Chapelle, il succède à Maria João Pires, qui avait elle-même pris la succession, il y a 4 ans, à Abdel Rahman El Bacha. Assisté par Avo Kouyoumdjian, Louis Lortie espère former ses artistes de façon très rigoureuse et toujours avec l'ouverture comme maître à penser.

FUTURS VLADIMIR OU ENNIO ?

Soundtracks Competition

Une chance de travailler dans le monde du cinéma, comme s'annonce la compétition. Vous pouvez postuler dans trois catégories distinctes (Classique, Contemporain, Free-style) et emporter jusqu'à 5.000 euros. Inscriptions jusqu'au 25 septembre.

<http://soundtracks-competition.weebly.com>

FESTIVALS, LA FIN DES HARICOTS ?

Une étude crispée signée Christophe Goethals

Le foisonnement de festivals de musique en Belgique est devenu l'un des éléments qui font la réputation du pays à l'international. Leur nombre a considérablement augmenté ces trente dernières années, au point que certains parlent d'un phénomène de « festivalisation » pour caractériser cette tendance à la multiplication, à la diversification et à la massification des festivals. Un phénomène qui a profondément modifié le paysage culturel. Les festivals jouent dorénavant un rôle important pour l'accès à la culture, au même titre que les institutions culturelles permanentes. Mais depuis quelques années, les festivals sont soumis à de très fortes pressions : concurrence accrue, crise économique et financière, diminution des budgets publics et, par conséquent, de certaines subventions. Du fait d'un changement de contexte, n'assisterait-on pas à un essoufflement de la fièvre festivalière en Belgique ? *Vers un essoufflement de la fièvre festivalière en Belgique*, une étude de Christophe Goethals à découvrir sur le site www.crisp.be.



QUATUOR DANIEL

P...ain, 25 ans !

En juin, le célèbre quatuor fêtait ses 25 années d'existence : 25 années sur les routes, foulant les plus prestigieuses scènes du globe. On leur souhaite le meilleur pour les 25 années à venir. Toute leur actu sur leur site !

www.quatuordanel.eu

SONORISATION & FIELD RECORDING

La Semaine du Son résonnera en 2017 du 30 janvier au 5 février. Deux concours y sont organisés. L'un aura pour thème la sonorisation d'un film muet (*Saïda a enlevé Manneken Pis*). L'autre se penchera sur le field recording avec les sons de Bruxelles. Deadlines, règlement et infos sur www.lasemaineduson.be



© Tina Herbots

ENTRETIEN

Robbing Millions

SALUT, C'EST NOUS !

En 2013, quand ils sont montés sur la scène des Ardentes, les cinq Bruxellois n'avaient encore que peu d'expérience du live. Et peu d'expérience de groupe aussi, d'ailleurs. *Ça a démarré vite, et puis, ça a... stagné, s'amuse aujourd'hui* Lucien Fraipont, le guitariste et chanteur. Plus sérieusement : après trois ans, deux EP's et un paquet de concerts, voilà enfin le premier album...

DIDIER STIERS

«*Si vous continuez comme ça, vous allez devenir un groupe énorme!*»

Vous êtes arrivés en 2013 avec *Ages & Sun*, l'EP suivant, *Lonely Carnivore*, est sorti en 2014: l'album vous aura finalement pris pas mal de temps!

Lucien Fraipont: C'est juste parce qu'il est difficile de mettre en place un équilibre de groupe. Les membres ont pas mal changé, et puis il a fallu trouver une vraie manière d'avancer, de travailler, ce qui n'est pas simple quand ça tourne autour de tes compos et qu'il faut tous essayer de se mettre dessus. Je pense que pour les prochains albums, on aura déjà une méthode plus rodée.

Vous avez travaillé comment jusqu'ici ?

L.F.: Le premier EP, c'était moi seul. Ensuite, Jakob (*Warmenbol, batterie - ndlr*) et Gaspard (*Ryelandt, guitare - ndlr*) sont venus à la maison enregistrer des trucs. Pour le deuxième, on est allé dans un studio, mais on était limité par le budget et donc, le temps. Ici, j'ai écrit des morceaux chez moi, on a enregistré dans un studio avec Daniel (*Bleikolm - ndlr*), notre claviériste qui faisait un peu ingé-son. Une fois qu'on a eu une grosse base de live pour chaque morceau, j'ai repris les trucs et continué à bosser chez moi pendant un bon moment. Il y avait un choix à faire parce qu'on avait enregistré 16 titres. Et chacun revenait avec ses commentaires. Du coup, ça a duré, cette période de chipotage à la maison avant le mix.

C'est la constante chez vous, ce « do it yourself » ?

L.F.: Oui, je pense qu'on va garder ça dans la recette.

Gaspard Ryelandt: Tout en se modernisant. Enfin, toi tu évolues vachement, je pense!

L.F.: Je fais toujours des maquettes des morceaux chez moi. Quand j'ai commencé *Robbing Millions*, c'était la première fois que je travaillais comme ça, et du coup, j'ai acquis des réflexes qui font que je vais plus vite. L'album sort, mais je suis déjà le nez dans celui qui va suivre. Et je me pose un peu la question de savoir comment on va faire sur le prochain.

Vous « produisez » tellement au point d'être déjà dans le prochain album ?

L.F.: Quand on a fini de mixer cet album, on a aussi fait une pause avec les concerts, et je me suis retrouvé avec pas mal de temps devant moi. Pour ma santé mentale, il faut que je me sente productif. J'ai tendance à me dire qu'une bonne journée, c'est une journée où j'ai au moins enregistré un petit bout de quelque chose. Donc le temps passe et les morceaux s'accablent. J'ai aussi toujours des réactions. Par rapport à cet album qui va sortir. Je l'aime beaucoup mais il y a dessus des trucs par rapport auxquels j'ai aussi envie de prendre un contrepied...

Sur cet album, votre « pop psyché un peu barrée » est toujours bien là, mais le son a changé... Les gens qui vous connaissent des deux EP's et des concerts vont être surpris ? Ou rassurés ?

G.R.: Je pense qu'on a plus une image définie en live qu'en enregistrement. Les gens ne savent pas encore de quoi on est fait véritablement, et jusqu'où on peut aller en enregistrement. Là, on a franchi une nouvelle étape.

L.F.: Je pense qu'on est dans une continuité qui est assez logique pour nous. Après, je ne sais pas, on va voir.

Intituler ce disque *Robbing Millions*, c'est assez... minimaliste !

L.F.: Ça me semblait être un bon statement. C'est un premier album, c'est nous, salut, on s'appelle comme ça. Et puis, il n'y avait pas trop la place sur la pochette...

Un mot sur l'artwork ?

G.R.: C'est de la 3D, par un artiste qui s'appelle Monsieur Pimpant et qui modélise des œuvres. Je le connais un peu. J'avais vu ce dessin sur sa page Facebook, et j'ai trouvé que ça allait très bien pour faire la pochette. Peut-être qu'on travaillera avec lui sur du merchandising...

Une partie du disque a été concoctée aux États-Unis.

L.F.: En fait, tout le disque a été concocté ici, et tous les morceaux de l'album sauf le premier ont été mixés à New York. On a contacté un gars (*Nicolas Vernhes - ndlr*) dont le nom se retrouvait sur plein de pochettes

de disques qu'on aimait bien (*Animal Collective, Deerhunter, Jaakko Eino Kalevi, ... - ndlr*). En tout cas, il a répondu assez vite parmi ceux dont on avait fait une petite liste. Du coup, on est allé là-bas deux semaines. C'était souvent moi qui étais assis dans le studio pendant qu'il mixait, et de temps en temps les autres passaient. Ça a duré deux fois cinq jours. Mais l'album a été enregistré et produit par nous ici.

Il fut un temps où, pour un groupe belge, aller travailler aux États-Unis relevait du miracle, alors qu'aujourd'hui, on a l'impression que c'est d'une facilité !

L.F.: C'est vrai qu'en Belgique, il y a plus de gens qu'on ne pense qui le font. En même temps, une fois au bout des dix jours, j'ai encore pu faire des retouches via des contacts par mail. Et il n'y a pas la même proximité que si on avait travaillé avec quelqu'un à Bruxelles. Pour le prochain, je préférerais travailler avec quelqu'un qu'on connaît bien, laisser mûrir des mixes, le temps de faire des essais, en discuter avec lui dans un bar.

G.R.: Même si on s'est très bien entendu avec notre mixeur, la proximité est une valeur ajoutée. À New York, on a été jouer plusieurs concerts. Et quand en même temps, il faut assumer le mixage de l'album, c'est d'office se mettre dans une situation qui n'est pas confortable.

Comment le public américain reçoit-il un groupe belge qui débarque comme ça ? Par de la curiosité ?

L.F.: Ben, quand il y avait des gens! Sur les huit concerts, il y en avait bien trois où il n'y avait quasi personne. On a fait des concerts juste pour notre manager!

Sérieux ?

L.F.: Oui! On a joué dans un festival où il devait y avoir quinze groupes dans chaque bar... Mis à part ces concerts-là, là où il y avait du public, les gens étaient vraiment enthousiastes.

G.R.: C'était tellement extrême que ça remet les idées en place. Même dans les concerts où il n'y avait vraiment personne, on se donnait à fond la caisse, je me roulais par terre... Un soir, la serveuse du bar vient me voir et me dit: *Les gars, si vous*

continuez comme ça, vous allez devenir un groupe énorme! Ça fait plaisir, parce que tu arrives à le faire juste pour le faire. Une performance toujours incarnée, quoi! Mais ça fait aussi mûrir: tu peux ensuite faire n'importe quel concert dans n'importe quelle condition!

L.F.: Le week-end passé (le dernier week-end de juillet - *ndlr*), on a joué en Angleterre, deux concerts le même jour. On est arrivé quasi en retard pour le premier, dans un festival genre foire aux cochons (ils rigolent - *ndlr*). Ce n'était pas très agréable. Le soir, on jouait dans un club (le Old Blue Last à Londres - *ndlr*), et là c'était génial. Je suis quand même sensible aux bons et aux mauvais concerts, ça peut vite me mettre mal ou vraiment bien.

Y a-t-il un moment où le projet Robbing Millions a pris toute sa consistance, pour vous ?

L.F.: Depuis le début, j'ai l'impression qu'on a quelque chose. Après, je me dis parfois en écoutant un nouveau morceau que j'ai fait que c'est cool, ou que c'est la direction à prendre, et puis en général, une semaine plus tard, je dis la même chose d'un truc qui est assez différent. Donc non, c'est en évolution perpétuelle. Je n'ai pas vraiment eu d'épiphanie, au point de me dire: *Alléluia, on a trouvé notre son, faisons la même chose pendant 20 ans!* Pour l'inspiration, en général j'écoute quelque chose, j'essaie de faire «un peu comme ça», et d'habitude je rate. Ça donne un truc pas terrible, suivi par une partie chouette, et c'est ce que j'essaie de garder. Tout reste assez instinctif, pas très réfléchi, c'est du tâtonnement.

G.R.: Je crois que l'important, c'est de savoir distinguer, dans ce qu'on fait, à quel moment c'est bien.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui vous touche, musicalement ?

G.R.: Un peu de tout. Via YouTube, des vieilles, des choses passées inaperçues en leur temps et qui remontent à la surface. En ce moment, j'écoute pas mal de musique de jeux vidéo, des trucs japonais, beaucoup d'ambient et des instrumentaux.

L.F.: Là j'écoute des trucs brésiliens, Chico Buarque que Gaspard m'a envoyé. Je me suis fait une semaine brésilienne en essayant de découvrir des trucs que je ne connaissais pas et au final, quand j'ai réécouté ce que je préférais de ce que j'ai trouvé sur YouTube, c'était des trucs que je connaissais déjà (il rit - *ndlr*). Le matin, j'ai ma tasse de café, et je vais sur Facebook où il y a toujours un ou deux potes qui ont mis des trucs chouettes, que j'écoute et qui m'emmènent vers autre chose. Ça fait une espèce de patchwork assez éclaté.



© Tina Herbots

Sortir un album à une époque où la consommation de musique privilégiée surtout le format court, c'est aussi un statement !

L.F.: Je pense que c'est plus pertinent sur la scène dj, dans la musique électronique, la musique à tubes... Pour un groupe comme le nôtre, et on nous l'a déjà dit chez [PIAS], le fait d'avoir un album est quand même important, que la couverture médiatique est alors plus conséquente, que ça va nous ouvrir d'autres portes notamment dans certains festivals. Mais chez moi, l'envie de faire un album est là depuis le début. On a quand même grandi en écoutant des albums, et dans mon ADN, c'est une étape obligée. Enfin, c'est juste normal.

G.R.: Une chanson qui marche, ça passe, mais un bon album, ça reste. C'est ça le défi, je pense. C'est la classe!



Robbing Millions
Robbing Millions
[PIAS] Recordings Belgium

www.facebook.com/robbingmillions



Joy as a Toy
Mourning Mountains
 Humpty Dumpty/(PIAS)

RENCONTRE POP

Joy as a Toy

LÀ-HAUT

Longtemps perçus comme de tendres hurluberlus, les musiciens de Joy as a Toy se détachent des films d'horreur, du « vampire rock » et de tout ce qui fait un peu peur (des improvisations free-jazz aux démonstrations prog-rock) pour se concentrer sur l'enregistrement d'un disque fascinant. *Mourning Mountains* est un sommet ensoleillé, un pic à escalader sans corde ni mousqueton. Juste pour le sport, l'ivresse, la satisfaction d'apercevoir de nouveaux horizons et d'écouter de belles chansons : des harmonies vertigineuses et quelques mélodies à siffler en altitude. Histoire de prendre de la hauteur.

NICOLAS ALSTEEN

Au moment où l'on retrouve le bassiste et chanteur Gilles Mortio, il s'affaire dans un studio bruxellois situé à deux pas de la rue du Trône. Au taquet, le musicien peaufine les derniers détails du troisième album de Joy as a Toy. Souvent annoncé, régulièrement reporté, l'objet surgit enfin dans l'actualité. Pour gravir les chansons de *Mourning Mountains* et graver une œuvre à la hauteur de ses ambitions, le groupe s'est imposé une ascension compliquée : une montée escarpée, riche en rebondissements. *Avec ce disque, on a tout remis en question*, résume le chanteur en arrosant une plante totalement déshydratée. Sorti en 2012, le précédent *Dead as a Dodo* invitait le rock progressif à gesticuler sur une bande-son fantastique. À l'époque, nous avions répondu à une invitation lancée par le BIFF (Festival International du Film Fantastique de Bruxelles - ndlr). L'idée, c'était d'écrire des morceaux inspirés par le cinéma de Dario Argento ou George A. Romero : des films d'horreur dont la musique a été composée par le groupe italien Goblin. Nous ne sommes pas fans de ce genre de truc, mais le défi nous excitait. Imaginé dans le prolongement de cette expérience cinématographique, *Dead as a Dodo* impose un son puissant, des refrains de série B et une chasse aux zombies sans véritable chanson. Soit un album intrigant, mais jamais renversant. Massacrée (à la tronçonneuse), cette production a néanmoins le mérite de jeter les dés du changement...

SE METTRE EN QUATRE

Début 2014, Joy as a Toy relance la machine. Le batteur Jean-Philippe De Gheest (collaborateur de Mark Lanegan), le guitariste Clé-

ment Nourry et Gilles Mortio prennent la route d'Anvers en vue de bosser avec Pascal Deweze (ex-Metal Molly, Gruppo di Pawlowski). Il a produit d'excellents groupes belges (Bed Rugs, The Germans ou Creature With The Atom Brain - ndlr). Pascal nous semblait en mesure de faire avancer le projet. Mais, très vite, il a mis le doigt sur nos défauts : des choses que nous savions déjà avant de pénétrer dans son studio. Par le passé, Joy as a Toy s'est souvent compliqué la vie, édifiant des architectures élaborées, des chansons virtuoses et vertueuses. Le problème, c'est que ça n'impressionnait personne. Nos propositions étaient alambiquées et, au final, on passait à côté de l'essentiel. Cette fois, nous avons simplifié la donne, en essayant d'aller directement au cœur du morceau, sans refouler les mélodies. Imaginé tel un kaléidoscope réfléchissant les facettes d'une pop multicolore, le nouveau *Mourning Mountains* rassemble huit points culminants sous un titre qui, traduit littéralement, signifie « les Montagnes du Deuil »... Si les paroles sont parfois douloureuses, nous avons toujours veillé à soigner l'habillage musical. Ici, nous ne sommes jamais dans la plainte, souligne Gilles Mortio. Jouant intelligemment sur les contrastes, Joy as a Toy injecte effectivement un maximum de couleurs dans un monde qui, trop souvent, broie du noir à force de ressasser des sujets d'actualité en crise, en berne ou ensanglantés. Sur *Mourning Mountains*, les voix sont parfaitement posées. La batterie ne tente plus le geste technique de

trop et les guitares s'expriment sans débordement, en harmonie. Revigoré, en état de grâce, le groupe bruxellois s'approprie la mélancolie bucolique des Kings of Convenience (*The Satisfaction Key*) ou les belles escapades épiques de Grizzly Bear (*Cowboy Mode*). Sur *Ghost Train*, les riffs s'échappent même en Afrique de l'Ouest, galopant sur des sentiers de terres rouges tracés à même la savane. Cette fois, on ne s'est fixé aucune limite. Il nous est d'ailleurs arrivé d'enregistrer dix versions d'un seul et même morceau. Pour nous, tout est bon à prendre. On ne cherche jamais à coller une étiquette sur notre son. Dans Joy as a Toy, tous les musiciens viennent du jazz. À travers nos chansons, nous essayons sans doute de retrouver la force originelle d'un genre qui doit beaucoup à l'improvisation et à la liberté d'expression. Depuis quelques mois, le trio s'est métamorphosé en quatuor. Le truc, c'est que nous avons toujours composé des morceaux pour soixante musiciens. Alors que nous étions trois. C'est pour ça que nous avons engagé les dix doigts d'une musicienne supplémentaire. C'est assez schématique, mais ça explique bien pourquoi nous avons fait appel à Alice Perret. Une violoniste aux claviers, des idées décalées totalement recadrées, décidément, Joy as a Toy ne fait rien comme les autres. Une raison de plus pour les aimer différemment.

www.joyasatoy.com



Clément Nourry
Under The Reefs
 Cheap Satanism Records

RENCONTRE ROCK EXPÉRIMENTAL

Clément Nourry

RIFI SOUS LES RÉCIFS

Cheville ouvrière du groupe Joy as a Toy, musicien attiré de Nicolas Michaux, le guitariste Clément Nourry profite de la rentrée pour s'échapper en solitaire. Le temps d'un disque instrumental et introspectif, l'homme à lunettes accorde la beauté (du geste) à ses envies de liberté (improvisée). Entre vague à l'âme et plages ensoleillées, mélodie et mélancolie, l'album *Under The Reefs* traverse la ligne de flottaison qui sépare le jazz du rock. Sans fausse note.

NICOLAS ALSTEEN

Soda à la main, fine moustache sous le nez, Clément Nourry ressasse le fil de sa vie dans un café portugais. Pour l'heure, tout est calme. Au moment de notre rencontre avec le guitariste bruxellois, l'équipe de Ronaldo n'a pas encore soulevé sa coupe d'Europe. Et la France, pleine d'espoir, n'a toujours pas perdu sa finale. Moi, j'ai grandi à Lille, détaille l'artiste entre deux gorgées de limonade. À l'école, j'étais dans une section à horaires aménagés. Moitié musique, moitié enseignement traditionnel. C'est comme ça que j'ai appris à jouer du cor et de la flûte à bec. Mais j'étais un cancre. L'approche académique ne me convenait pas. C'est grâce à mon beau-père que j'ai posé les doigts sur une guitare pour la première fois. J'ai appris à gratouiller vers 16 ans, en essayant de reproduire des chansons chipées dans la discothèque familiale: AC/DC, Queen, Lou Reed. Que des trucs qui marchaient moyennement sur des cordes en nylon. Mais bon, j'ai fait mon chemin avec ça, en autodidacte. À l'époque, je passais l'essentiel de mon temps seul, isolé dans ma chambre. Je m'inventais des histoires. Je m'imaginai sur scène avec mon instrument. Dans la réalité, Clément Nourry atterrit à l'Université de Lille 1, option math-physique. Plus j'avancé, moins j'allais aux cours. C'est comme ça que j'ai envisagé la possibilité de vivre de la musique. Pour être honnête, je me suis intéressé au jazz pour me casser de chez moi. Aux yeux de mes parents, le Conservatoire était une institution respectable.

Quelques jours avant le bug de l'an 2000, Clément Nourry traverse la frontière et s'inscrit à un stage de jazz, à Namur. Dans la foulée, il réussit l'examen d'entrée du Conservatoire de Bruxelles. *Cette ville m'a métamorphosé. À Lille, je ne côtoyais pas les milieux alternatifs. En Belgique, tout est possible. Ici, il n'y a pas cette culture de l'élitisme propre à la France. L'excellence n'est pas une nécessité préalable pour s'engager dans une voie. J'ai donc commencé à fréquenter le Beursschouwburg, les musiciens d'Orange Kazoo, les soirées dans les squats...* En 2006, fraîchement diplômé, Clément Nourry bricole un premier album solo. *J'avais envie de m'éloigner du jazz, d'enregistrer un truc plus sauvage. Pour moi, ce style musical traduit l'expression d'une ébullition sociale. Sauf qu'en s'institutionnalisant, le jazz s'est «normalisé». Il est devenu moins palpitant. Son disque gravé en poche, le musicien s'élance à l'arrache sur les routes européennes. Là, je suis tombé dans des bars à moitié vides avec des gens que ça intéressait moyennement. Mais bon, ils étaient là. Et moi, j'étais mort de trouille. Cette expérience m'a marqué à vie. C'était l'épreuve du feu.*

SCAPHANDRIER ET GUITARE EN APNÉE

De retour à Bruxelles, le guitariste s'implique au sein de Joy as a Toy, formation pop-rock ouverte à toutes les possibilités. *Depuis 2009, je compose pour le groupe. Certains morceaux ne collent pas toujours avec l'esthétique du projet. Au fil des années, j'ai donc mis pas mal de choses de côté. Cette matière se re-*

trouve aujourd'hui au cœur de l'album *Under The Reefs*, disque instrumental qui honore l'esprit des grands aventuriers de la six cordes. De John Fahey à Atahualpa Yupanqui, de Bert Jansch à John Frusciante. Enregistré par l'ami Nicolas Michaux, emballé sous une pochette imaginée par Antoine Bonnan (Great Mountain Fire), le disque dévoile ses charmes introspectifs comme autant de vagues roulant au large des sentiments. *Il y a tout un imaginaire sous-marin dans ce disque. En disant ça, je pense davantage à un naufrage qu'à la vie aquatique. L'album a été composé après une rupture sentimentale. C'était une époque de changement. J'avais l'impression de sombrer. Mais je me rattachais à la musique. Je continuais d'en faire, seul, dans ma chambre. Comme à mes débuts. Chaque morceau est traversé par l'idée de mouvement. En composant, j'imaginai un scaphandrier marchant au fond de l'océan. Je me raccrochais à cette image. C'est pour cette raison que l'album s'intitule Under The Reefs. C'est un jeu de mots qui relie mon état d'esprit à la guitare. Ce disque, c'est tout ce qui se passe sous les riffs. Il y a des polyphonies, un désir d'harmonie, une certaine idée de la transe.* Jeune papa, Clément Nourry n'arrête plus de célébrer les naissances. Entre son album solo et l'arrivée annoncée d'un nouveau disque de Joy as a Toy, le garçon mérite de capter l'attention. Et de recevoir d'innombrables félicitations.

www.soundcloud.com/clement-nourry

RENCONTRE ROCK

La Jungle

RETOUR À L'ÉTAT SAUVAGE

Après l'excitation suscitée par un premier disque tribal et trippant, les deux Montois de La Jungle explorent de nouvelles parcelles sonores: des terres à défricher en serrant les dents, des terrains à cultiver autrement mais, toujours, avec les mêmes instruments (une guitare électrique, une batterie épiléptique). Inceivable, hyperkinétique, le deuxième album du duo promet des transes sans fin et quelques nuits sans lendemain. Sauvage, dansant, suave et toxique. Kraut, math ou noise: le rock de La Jungle fait la loi.

NICOLAS ALSTEEN



La Jungle

La Jungle

Rockerill Records/Black Basset
Records

Une guitare, une batterie. La formule est rudimentaire, connue, éprouvée mais pas encore épuisée. Du côté de Mons, La Jungle l'exploite comme si c'était la dernière fois. Sous ce nom de scène verdoyant se cachent deux musiciens en manque de sensations fortes. À gauche, il y a la barbe rousse du batteur Rémy Venant, jamais aperçu auparavant. À droite, on trouve Mathieu Flasse. Ce dernier a connu une autre vie avant de s'aventurer dans La Jungle. D'abord au sein du groupe The Dancing Naked Ladies, ensuite en compagnie de Petula Clarck. *Être à deux, ce n'est pas une déclaration d'intention ou un plan de carrière, explique-t-il. On aurait très bien pu se retrouver à trois. C'est juste que nous n'avons pas trouvé la bonne personne pour nous suivre au moment où nous avons commencé. Je ne suis pas contraire à l'idée de m'investir avec d'autres musiciens. Mais uniquement des locomotives, pas des wagons. Tirer des gens en répétition ou les pousser dans le dos pour monter sur scène, je ne suis plus prêt à le faire. J'ai donné.*

La Jungle voit le jour en juin 2013 dans la Cité du Doudou. *On s'était rencontrés quelques mois plus tôt en s'impliquant dans le collectif Dévane. L'idée, c'était d'organiser des concerts à Mons et, éventuellement, de mettre un petit label en place.* Depuis sa création, l'association a publié cinq disques et organisé une cinquantaine de spectacles dans des lieux alternatifs de la ville: cafés, clubs et autres endroits insolites. Dans le même temps, le duo élabore une recette

instrumentale sans chichi: une musique dopée par des riffs répétitifs et d'impressionnantes éruptions de percussions. Dans ses intentions, La Jungle recalcule la trajectoire math-rock établie par Battles et détaille à pieds nus sur les charbons noise-rock de Lightning Bolt. Parfois, la paire hypnotise aussi le krautrock comme un charmeur de serpent envoûte sa bestiole. Et puis, à la façon des Japonaises de Nisennenmondai, les Montois débitent du post-rock sur le dancefloor. De quoi gesticuler en agitant les cheveux. Bref, Rémy Venant et Mathieu Flasse balancent du lourd, du gros son: une matière incandescente qui brûle ses calories dans la transe.

COCOTIER, PASTÈQUE ET GUILLOTINE

Enregistré au studio Koko en compagnie de l'ingé-son John Roo, le premier album de La Jungle sort du bois en janvier 2015. *Au départ, rien n'était réfléchi, expose le batteur. Nous avons simplement publié ce disque pour le vendre à la sortie des concerts.* Depuis, La Jungle flirte gentiment avec la barre des 150 prestations. Sur scène, la performance du duo tient de l'exploit olympique: un show robotique, maîtrisé, électrique et exaltant. À force de concerts renversants, La Jungle s'est fait un nom. Une solide réputation. *Du coup, certains attendent notre deuxième album au tournant. Cela dit, on n'a rien précipité ou forcé à cause de la pression. Pour la bonne et simple raison que nous avons déjà composé la suite. À l'été 2015, le disque était plié. Il fallait juste trouver le temps de l'enregistrer...* Échafaudé en mode nomade sur les terres du Pays Noir, le nouvel essai de La

Jungle s'est matérialisé entre le Rockerill, le Vecteur et les studios de Steve Dujacquier, metteur en son féru d'ovnis wallons (on le retrouve, notamment, à l'œuvre en compagnie du groupe carolo-italiano-gigolo Spaguetta Orghasmmond). *Pour ce deuxième album, nous voulions emmener notre musique ailleurs, détaille Mathieu Flasse. Un objectif atteint haut la main. En cinq titres, La Jungle façonne en effet une fresque électrique en trompe-l'œil. Un impressionnant mur du son qui semble profilé pour jouer à cache-cache avec l'électro. Pourtant, tout a été réalisé avec la guitare, annonce fièrement le musicien. Pour son comparse, ça ne fait d'ailleurs aucun doute: l'essence du projet reste le rock.*

Pour la deuxième fois de son histoire, le groupe publie un album sans titre. L'objet déambule ainsi dans son plus simple appareil, sous l'enseigne « La Jungle ». *Ça ne nous semblait pas naturel de lui trouver un nom. Dans le doute, on n'en a pas mis. On aime penser que le public fera une distinction sur base de la pochette. Cette fois, plus l'ombre d'un cocotier enlacé sur l'emballage. À la place, une guillotine se charge d'exécuter quelques pastèques. C'est l'œuvre de Gideon Chase, un peintre et illustrateur californien. C'est lui qui avait réalisé l'iconographie du premier. On cherche à relier nos disques via les visuels. C'est cohérent.* De bout en bout.

www.lajungle.bandcamp.com

RENCONTRE URBAIN

Scylla

LA COURSE DE FOND

Fine lame et espoir du rap belge d'antan, mais dont les moins de 20 ans se rappellent certainement, Scylla disparaissait des radars en 2012.

Après s'être révélé à la barre d'Opak, et avoir tenté une carrière solo pas assez couronnée de succès, celui que d'aucuns surnommaient « l'ogre à la voix d'ange »

– l'inverse eut aussi été vrai – a fait un pas de côté.

Aujourd'hui, il prépare son retour, doucement mais très sûrement. Et nous dévoilait il y a peu ses plans.

NICOLAS CAPART



© Andy Sabini

Juillet 2016. Scylla a 30 ans, toujours la même carrure, toujours la même allure, une famille, un boulot et une solide réputation qui le précède dans les couloirs du rap francophone. Respecté par les nouveaux qui l'ont connu à leurs débuts, et toujours apprécié des anciens parmi lesquels il a évolué un temps. Chez les premiers comme chez les seconds, son nom restera dans les annales pour avoir signé L'hymne hip hop de la capitale : *BX Vibes*. Brûlot rap toujours incandescent mis à feu en 2009. Le premier uppercut fédérateur d'une scène dont les bourgeons sont plus que jamais en fleur.

SCYLLAVIE

Gilles, de son prénom, a grandi du côté de Stalle. C'est sa mère, au chômage et célibataire, qui l'a élevé avec des revenus des plus modestes... *Mais avec beaucoup d'attention et de chaleur humaine... Elle a tenté de me donner la meilleure éducation possible. C'était quelqu'un de très sain, ma mère. Avec des valeurs, une bonne hygiène de vie, quelqu'un d'exemplaire. Elle a tout sacrifié pour moi. Ça m'a appris à me battre, à ne pas être capricieux.* Le jeune garçon fait son chemin, s'endurcit, connaît quelques embardées. *Elle voulait bien faire et m'a inscrit au Collège St-Pierre. Mais le choc du décalage a été trop grand. Ça ne s'est pas bien passé, je me suis fait renvoyer.* Adolescent, il traîne dans le quartier Wielemans-Ceupens, se fait des potes à la maison des

jeunes de Forest, y lâche ses premières rimes. Il se met donc progressivement au rap, à la toute fin des années nonante, avec son pote Abdelilah. Gilles devient Scylla à cette époque-là. C'est le nom d'une nymphe, dans la mythologie grecque, qui fut changée en monstre marin par Circé. *Un monstre qui selon la légende ferait échouer les bateaux dans le détroit de Messine, du côté des Pouilles en Italie. Or il s'agit d'un rocher en réalité. J'aimais cette symbolique, elle me correspondait. Je prends énormément sur moi, j'amortis les chocs, j'intériorise beaucoup. C'est la force et le calme du rocher. Mais quand je rappe, j'explose, ma nature ressort, c'est le tourbillon... On passe soudain de la fragilité à la brutalité.*

Plus tard, Scylla intègre à la bande son pote de quartier Karib. Les deux jeunes rappers en herbe vont prendre l'habitude de poser sur les sons de DJ Alien. Chez lui, ils croiseront L'Ab7 et Masta Pi. Les prémisses d'Opak se dessinent ainsi. Ainsi constitué, le collectif publiera deux albums coup sur coup, *L'arme à l'œil* en 2004 et *Dénominateur Commun* en 2006. À sa barre, Scylla crève l'écran. Cette année là, il gagne le concours IV My People, tout seul comme un grand. En 2009, le Bruxellois publie un premier EP en solo (*Immersion*) et remporte le concours Musique à la Française (depuis devenu Du F. dans le texte). Puis un deuxième (*Thermocline*, 2011), puis un troisième (*Second Souffle*, 2012).

PASSAGE À NIVEAU

Connu et reconnu au plat pays, le emcee part alors à l'assaut de l'Hexagone. *J'ai été contacté par plusieurs labels et majors qui souhaitaient travailler avec moi en France. Après discussions, j'ai tout refusé. Ce qu'on me proposait ne me convenait pas, je n'avais pas l'impression que j'allais m'épanouir dans ce cadre-là. La transformation du côté artistique en stratégie marketing, c'est un processus normal, mais je ne m'y retrouvais pas.* Scylla déchantait rapidement. *À l'époque, on me sortait des trucs comme Sinik va arrêter, on va te placer dans toutes ses premières parties, comme ça tu prends la relève. Genre le nouveau rappeur blanc pas content. Et on dira plus tard que t'es Belge, pas tout de suite... Alors que moi, j'arrivais avec BX Vibes!* En 2016, la donne a bien changé. Le plat pays est sur la carte du hip hop désormais. Damso et Roméo Elvis célèbrent à leur tour leur amour de Bruxelles – avec respectivement *Bruxelles Vie* et *Bruxelles arrive*. Et chacun revendique sa belgitude à renforts de rimes.

Scylla plie mais ne rompt pas. Devient le premier rappeur belge francophone à remplir seul la grande salle de l'AB (en 2013), progresse en territoire français, s'offre de prestigieux featurings, croise le vers avec Kery James, Orelsan, Médine, Tunisiano, etc. Mais peine à exploser et, un temps, disparaît. Reculer pour mieux sauter. Le voilà aujourd'hui qui prépare le retour que d'aucuns espéraient. Des clips enregistrés et des travaux discrètement menés au Bota

lors d'une résidence d'été. *Il y a deux ans, j'ai fait la connaissance de Sofiane (Pamart - ndlr), un pianiste lillois. On a d'abord travaillé sur de nouvelles compos piano/voix, puis on a fait appel à un collectif de beatmakers parisiens (Soulchildren - ndlr) pour imprimer du rythme à tout cela. En ce moment, je bosse aussi avec un producteur nommé Cello, Suisse cette fois.*

RETOUR DE PLUME

De ses rencontres devraient découler un premier projet, plutôt orienté rap, que Scylla espère pouvoir encore sortir cette année. Un second du même format est également en phase de gestation. Un troisième en mode piano/voix avec le sieur Pamart précité est aussi en préparation. Enfin, il évoque un ultime duo, dont il restera discret pour l'instant sur la seconde moitié. Que ceux à qui il a manqué se réjouissent, la caboche du Bruxellois fourmille de projets. *Ce serait dommage de faire monter la sauce et de revenir trois ans plus tard quand elle sera retombée. J'ai créé beaucoup ces derniers temps, il y a de la réserve ! Et de la ressource, à n'en pas douter.*

Reste à savoir si Scylla peut à nouveau peser sur une scène rap noir-jaune-rouge qui, si elle a le vent en poupe, semble en ce moment assez embouteillée. Car, sur la planète hip hop, les choses changent toujours plus vite, et parce qu'en trois ans les courants se sont fortement précipités. Entre trap, autotune et effacement des frontières qui demeurent entre sonorités mainstream et frange indé, avec quelles armes et marge de manœuvre un ancien comme «Scylla» peut-il (man)œuvrer ? La réponse de l'intéressé est rapide et le ton confiant. *Je veux livrer du contenu, sans être moralisateur. Et garder mon esprit de nuances, ce qui forcément rend mon message plus complexe. Mais là-dessus je ne ferai pas de concessions. Il y a pas mal de monde en effet, beaucoup de talent aussi... Mais beaucoup d'attention accordée à la forme, et pas tellement au fond finalement. Je crois qu'il y a encore de la place pour du fond*



Isha
La Vie Augmente
A.R.E. Music

D'ordinaire, Isha Pilipili est employé au Samusocial, un dispositif urbain de lutte contre l'exclusion. *Un jour, une copine m'a proposé de faire un essai. C'était l'hiver. Il neigeait. À mon arrivée, je me suis retrouvé face à une grille derrière laquelle attendaient des centaines d'individus. Ils étaient là, dans le froid, plein d'espoir. Ça m'a retourné. D'un coup, je m'en suis voulu de m'être plaint toute ma vie. J'ai compris ma chance : je pouvais être utile à la société. J'ai longtemps bossé avec des SDF. Aujourd'hui, l'actu m'amène à prendre en charge les réfugiés syriens, irakiens et afghans. Depuis toujours, j'aime aider les gens. Je m'occupe mieux des autres que de moi-même...* Un engagement social sans faille qui ne transparaît pas nécessairement à l'écoute de *La Vie Augmente*, mixtape portée par une poésie sombre, des textes abrupts et un flow rodé sur les trottoirs du quartier. *Le rap conscient et les trips humanitaires, ce n'est pas mon truc. Pour moi, le rap et la philanthropie sont deux choses différentes. Si je veux aider quelqu'un, je vais le faire au quotidien. Via des gestes et des mots, mais pas dans mes morceaux. Se dire rappeur engagé, ça relève de la posture. Sans imposture, Isha plante une plume affûtée dans l'encre noire. Derrière le micro, ses mots défilent. Entre légèreté et profondeur, souvenirs d'enfance et vie d'adulte. Ici, l'ambivalence fait la loi. Certains pensent parfois que je joue un double jeu. Mais c'est faux. Je suis comme ça au naturel. J'entretiens un côté sombre, réfléchi et philosophe et une face plus exubérante, dévergondée et désinvolte. Depuis 2008, et la sortie de l'album *Vas-Y Chante* sous le pseudo Psmaker, l'artiste s'est fait discret. *J'avais perdu le feu sacré, je ne ressentais**

RENCONTRE URBAIN

Isha

LE PREMIER JOUR DU RESTE DE LA VIE

Vétéran de la scène hip-hop bruxelloise, Psmaker donne une autre impulsion à sa carrière en endossant le veston d'Isha. Un changement d'identité pour un tournant esthétique : une embarquée sans frein à main, avec Veence Hanao dans le rôle du copilote. Mieux qu'un retour aux affaires, la mixtape *La Vie Augmente* marque un nouveau départ.

NICOLAS ALSTEEN

*plus le bon feeling. À l'époque, j'étais dans le creux de la vague. Et puis, grâce à des amis, j'ai pris conscience de mes qualités. Métamorphosé, l'artiste revient aujourd'hui sous le nom d'Isha. Désormais, je peux compter sur le soutien d'un encadrement professionnel : une équipe qui gère mes contrats, les relations médias et autres contacts avec les labels. Dans ce développement, Psmaker n'était pas un nom de scène pertinent. Pas vraiment lisible, pas forcément évident à prononcer. J'ai choisi de continuer sous mon propre prénom plutôt que de semer la confusion dans l'esprit du public. Dans les coulisses de *La Vie Augmente*, il y a des histoires de famille, de l'amitié, des coups durs. Du vécu. Mon oncle Dieudonné Mweze Ngangura a réalisé *La vie est belle*, un petit classique du cinéma congolais qui met, notamment, en scène le chanteur Papa Wemba. Le titre de la mixtape vient d'une phrase du film. J'entretiens une relation particulière avec mon oncle. C'est une façon de le remercier pour tout ce qu'il a fait pour moi. L'autre ange gardien d'Isha s'appelle Veence Hanao. Je lui serrais la main depuis quinze ans sans vraiment le connaître. Au final, nous partageons de nombreux points communs. Quand nous avons commencé à travailler ensemble, je me voyais mal poser ma voix sur ses productions. Pourtant, une alchimie se dégage de la rencontre entre mon univers et ses instrus. Je le considère comme mon mentor. Je suis quelqu'un d'angoissé. Je me pose énormément de questions. Sans le savoir, Veence m'aide parfois à trouver des réponses. Il me fait du bien. Et ça s'entend.*

RENCONTRE POP

Delta

ÉLAGAGE ALPHA-BÊTA

Au rayon variété, il n'y a pas que Fréro Delavega et Boulevard des airs. Depuis Bruxelles, un duo décode les méthodes anglo-saxonnes dans des refrains bodybuildés et, toujours, chantés en français.

Unis par le goût du travail bien fait, Julien Joris et Benoît Leclercq forment Delta. Après avoir publié cinq titres sous l'enseigne d'un EP à succès (*Pas la fin du monde*), les garçons écoutent les conseils avisés de Renan Luce et Nicola Sirkis. Histoire d'échafauder un plan parfait: un premier album appelé à cartonner...

NICOLAS ALSTEEN



Pouvez-vous revenir sur les débuts de votre duo?

Benoît Leclercq: Nous avons commencé à travailler ensemble en 2010 au sein des Meridians, un groupe pop-rock dans lequel on chantait en anglais. En 2014, le projet s'est métamorphosé en Delta. Désormais, on s'exprime en français. Mais nous restons de grands fans d'une vague anglo-saxonne qui va de James Blake à Hozier en passant par Sam Smith.

Partant de là, peut-on dire que Delta fait de la chanson française par défaut?

BL: Utiliser notre langue maternelle, c'est devenu une évidence. On s'exprime plus naturellement, en évitant les problèmes liés à l'accent ou à la prononciation des mots. Dire qu'on fait de la chanson française « par défaut », ça sous-tend une idée de trahison à l'égard de la chanson. Alors que, dans les faits, ça ne reflète pas du tout notre position. Disons plutôt que nous essayons de transposer nos goûts musicaux dans notre langue de prédilection. Même les projets que nous apprécions en chanson ont un petit côté anglo-saxon, comme Gaëtan Roussel.

Commencer par un EP de cinq titres, c'est l'étape logique?

Julien Joris: Il nous semblait nécessaire d'insister sur la transition entre les Meridians et ce nouveau projet. Le EP est un format court qui nous permet de façonner l'identité du groupe. Sur certains morceaux,

nous avons bossé avec Oliver Som, un producteur anglais basé à Berlin. C'est lui qui a réalisé le dernier album de Louise Attaque, mais aussi le single *Nos Secrets* pour Louane.

Pour préparer la sortie de l'album, vous êtes partis chercher des idées du côté de Los Angeles. Pourquoi aller si loin?

BL: Chaque année, notre éditeur français organise un camp d'écriture. Los Angeles, question atmosphère, c'est parfait: il fait toujours beau. Côté boulot, c'est nickel: la ville est immense, tu ne connais personne et tu te focalises sur la musique. Nous sommes restés là-bas treize jours pour onze sessions. Un marathon: notre emploi du temps était minuté. Toutes les sept heures, on devait boucler une chanson. Nous avons bossé avec Alex Aiono ou la chanteuse québécoise Marie-Mai. Nous avons aussi collaboré avec le producteur PJ Bianco, un véritable faiseur de tubes. Aux USA, il enchaîne les premières places avec Demi Lovato ou les Jonas Brothers. En Californie, nous avons également sympathisé avec Renan Luce et enregistré en compagnie de Nicola Sirkis. Au début, tu te demandes ce que tu fais là... Mais Nicola est tellement bienveillant que tu en viens à oublier qu'il est le chanteur d'Indochine. On est rentré en Belgique avec l'impression de s'être fait un pote.

À l'origine, on percevait Delta comme un duo guitare-voix. Aujourd'hui, vos arrangements prennent une tournure plus électronique. C'est une évolution naturelle?

BL: Avec le temps, nous avons appris à produire nos chansons. Ça correspond bien à notre esthétique. Chez Delta, on adore les refrains épiques, les mélodies évidentes, un peu comme du Coldplay mais en français.

La musique de Delta tourne en boucle sur la plupart des radios francophones. Paradoxalement, le public n'associe pas encore vos visages aux chansons. Ça vous arrange?

JJ: Pas forcément. C'est plutôt frustrant. De nombreuses personnes connaissent le single *En visant la lune* sans pour autant nous identifier. Avant l'été, nous avons été invités à jouer un morceau à la conférence de presse des Francofolies de Spa où les organisateurs projetaient les clips d'artistes présents à l'affiche du festival. On y rencontre un gars avec lequel on sympathise. À un moment, ils diffusent le clip d'*En visant la lune*. Là-dessus, le mec avec lequel on traîne nous lâche spontanément: *J'adore ce groupe, je veux vraiment aller les voir!* On pense qu'il plaisante. Quelques minutes plus tard, on se dirige vers la scène pour interpréter une chanson. Et là, à notre grand étonnement, il nous demande: *Vous jouez dans un groupe?* On a été obligé de lui repasser le clip pour lui prouver que nous étions bien les deux gars de Delta. Il nous reste du chemin à parcourir pour améliorer notre image. Tout n'est pas encore parfait.

Delta

Pas la fin du monde

A.R.E Music/Universal



RENCONTRE JAZZ

Wiernik & Andrioli

COMPLICES

Complicity, c'est le nom du futur album en duo de la chanteuse Barbara Wiernik et du pianiste Nicola Andrioli. Leurs routes se sont croisées un soir de stage, la magie a opéré et la complicité a fait le reste. Après deux ans de travail, on pourra entendre le résultat, fin et lumineux, le 8 octobre d'abord, à la Jazz Station et puis plus tard au River Jazz avec, cette fois, quelques invités.

JACQUES PROUVOST

Comment votre duo a-t-il vu le jour ?

Barbara Wiernik : Il y a deux ans, j'ai senti l'envie de chanter avec un pianiste. J'ai aussitôt pensé à Nicola avec

qui j'avais joué lors d'un stage à Libramont, où nous étions tous deux professeurs.

Nicola Andrioli : Le duo s'est construit petit à petit. C'est ce qui m'a plu. Il n'y avait pas la pression de monter absolument un projet ni d'enregistrer. Il y avait surtout le plaisir de jouer ensemble...

BW : On a pris notre temps. Nicola amenait des compos et moi j'écrivais des paroles. Et ce n'est qu'après quelques concerts que cela a vraiment pris forme. Les retours étaient très positifs et l'on s'est dit qu'il était peut-être temps d'enregistrer.

Lorsque l'on écoute l'album, on est frappé par une certaine "pureté" mélodique. Tout semble limpide, lumineux et lisible. On est rapidement emporté par une sorte d'optimisme aussi. Quelle a été la manière d'écrire ces "chansons" ?

NA : En ce qui concerne la composition, c'était un challenge pour moi. La rencontre avec Barbara a éveillé en moi le lyrisme, la "vocalité", la mélodie. Il fallait que je trouve un chemin simple pour que la mélodie règne. C'était un défi car faire une mélodie qui "parle", en jazz, c'est très difficile.

BW : On avait besoin de quelque chose de lyrique et de pétillant. La musique que Nicola écrit n'est pas toujours évidente, car elle

est sophistiquée, pleine de subtilités, mais on avait envie de la faire sonner de manière légère et surtout de trouver notre son.

Que racontent ces chansons ?

BW : J'ai énormément écouté la musique que Nicola proposait, pour m'en imprégner et m'inspirer. Sa musique m'évoque des couleurs, des images, des sensations... Les histoires sont diverses. Les chansons racontent des choses amusantes, voire loufoques. Bien sûr, ça parle d'amour, mais aussi de complicité. Il devrait y en avoir beaucoup plus entre les gens en général, d'ailleurs. Mais je parle aussi d'une petite fille qui veut devenir un garçon. Je parle de la vieillesse. Les paroles sont en anglais et je fais vérifier mes textes par une amie américaine. Et puis, surtout, j'ai eu la chance d'être invitée par Norma Winstone (*chanteuse et parolière britannique - ndlr*) pour finaliser mes textes. On a travaillé plusieurs jours ensemble sur la manière de chanter et sur la musicalité des mots. J'ai fait plein d'annotations sur mes partitions et j'y ai beaucoup pensé lors de l'enregistrement. Norma m'a été de précieux conseil !

Une fois que les paroles étaient définitives, avez-vous retravaillé un peu la musique ?

NA : Pas vraiment, sauf pour *Empty Zone*. La mélodie que j'avais composé au départ a beaucoup évolué. La musique est toujours destinée à quelqu'un. Il faut dire que composer pour un instrument ou pour la voix

c'est très différent. Et la voix et les paroles de Barbara m'inspirent beaucoup aussi.

Il y a quelques invités sur l'album, quelle en est la raison ?

BW : On a eu l'occasion de faire quelques concerts avec Manu Hermia et Marco Bardoscia. Cela apportait une couleur différente et une dynamique sur certains morceaux. On a beaucoup hésité avant de le faire en studio. On a donné des directions mais les invités avaient toute liberté. Cela a nourri notre musique. Mais le projet reste un vrai duo.

NA : On a passé trois jours au Jet Studio avec Rudy Coclet et Pierre Dozin et il y a eu quatre jours de mixes. Et puis, Alain Pierre a fait la direction artistique. C'était très important aussi d'avoir une oreille extérieure.

Barbara Wiernik & Nicola Andrioli
Complicity
Sinache Pie Records

www.barbarawiernik.com

RENCONTRE CONTEMPORAIN

Quatuor MP4

LES MÉTAMORPHOSES

MP4 ? Drôle de nom pour un quatuor ? Pas tant que ça... Si le format MP4 encapsule des données multimédia audio ou vidéo, le quatuor du même nom ouvre son imaginaire musical aux rencontres spontanées, enthousiastes et signifiantes avec d'autres disciplines artistiques : électronique, image, danse, ... en multipliant les points d'accroche. Des expériences directes et vivantes, à l'origine d'imprévisibles « métamorphoses » ! C'est tout naturellement devenu l'intitulé de leur résidence au Senghor en 2016-2017, aiguillée par l'association Chamber Music for Europe de Guy et Catherine Danel (voir encadré), qui soutient le Quatuor MP4 depuis bientôt quatre ans.

ISABELLE FRANÇAIX



© Danny Willems

Margaret Hermant, bouillonnante de rêves et d'idées, éperonne la dynamique de cette jeune formation dans une irrésistible invitation au partage.

Margaret Hermant : Mélanie Evrard et moi nous sommes rencontrées au conservatoire, sans projet de carrière précis mais avec l'envie tenace de travailler ensemble en suivant nos intuitions. Pierre Heneaux était mon professeur à Liège ; Merryl Havard étudiait à Bruxelles. C'était il y a huit ans déjà. Nous avons donné une série de concerts à l'Imagin'air Art Café, puis à l'Orpheus Instituut de Gand. Quand Mélanie a réorienté sa carrière au Canada, Claire Bourdet nous a rejoints et Guy Danel (*violoncelliste du Quatuor Danel - ndlr*) nous a suivis et encouragés. Nous avons conçu des programmes qui nous tenaient à cœur, trouvé des concerts et multiplié les masterclasses, notamment avec Václav Remeš et Josef Pražák du Pražák Quartet. Nous passions de plus en plus de temps ensemble, avec évidence.

Et puis... il y a eu un déclic. J'étais au Canada quand j'ai entendu *Different Trains* de Steve Reich. Je ne savais pas très bien quoi en faire, mais j'étais sûre qu'un projet se dessinerait. Quatre ans plus tard, nous avons travaillé avec le réalisateur Kurt D'Haeseleer et la chorégraphe Isabella Soupart, en collaboration avec les Jeu-

nesses Musicales. Nous rendions accessibles à un jeune public une œuvre historique profonde sur la déportation, autant que résolument contemporaine, grâce au son, la danse et l'image !

Notre démarche est impulsive et instinctive. Le travail du corps avec les danseurs, la découverte du placement sur scène ont ouvert de nouvelles portes à notre implication musicale et notre interprétation.

Dans le cycle *Les Métamorphoses* qui sera donné au Senghor, le Quatuor MP4 suscite encore de nouvelles rencontres et de possibles mutations.

MH : Le premier concert, *Sublimation et Érosion*, a eu lieu le 30 avril 2016 : la pièce *Inselberg de Goundam* de Jean-Luc Fafchamps y décomposait le dernier mouvement du *Quatuor n°14* de Beethoven. *Musique - Son - Silence*, qui sera donné le 17 septembre, est une nouvelle fantaisie née d'une rencontre avec Fatou Traoré, au hasard heureux de la vie ! Elle dansera entre *Les Métamorphoses nocturnes* de Ligeti et le *Quatuor n°8* de Sciarrino.

Comme il ne s'agit pas de danser sur la musique mais d'ouvrir les sens des auditeurs, de l'imprégnation des sons vers une vision soudaine d'un corps en mouvement, Fatou Traoré a décidé d'incarner elle-même sur scène cette aventure.

Fatou Traoré : Comment devenir l'empreinte ou la trace d'une musique qui vient d'avoir lieu ? Nous travaillerons sur la transparence, l'invisible et l'apparition grâce à l'installation lumineuse d'une jeune artiste. *Danser, c'est comme écrire dans l'eau*, disait John Cage. Cette phrase, qui a rythmé ma formation Cunningham, m'inspire pour ce spectacle. Un artiste est ce qu'il vit. Je suis donc le Quatuor MP4 depuis quelque temps, les écoute, prends des notes et attends avec impatience le moment où je pourrai donner corps à toutes ces textures sonores. C'est un processus organique. Les membres du quatuor travailleront eux-mêmes sur leur propre corps lors de nos séances de répétition en septembre, jusqu'au concert. Mais ils joueront sur scène sans se déplacer, au terme de l'intériorisation collective d'un spectacle conçu dans son intégralité visuelle et auditive.

Margaret Hermant confirme l'importance de cette porosité entre les arts et leur vibration commune.

MH : Il faut passer du temps ensemble pour trouver quelque chose qui ait du sens, nous traverse vraiment et puisse se partager. Nous aurons encore trois concerts au Senghor : la reprise du *Steve Reich Project*, le 4 février, puis celui du 22 avril, *Aléatoire ou détermination*, purement contemporain autour de Scelsi, Fafchamps et Lutoslawski. Le 1^{er}

décembre, au Festival LOOP, nous racontons une sorte d'histoire électronique au terme d'une résidence avec Laurent Delforge, designer sonore. Il composera une pièce à partir des sons de notre quatuor hors scène, et nous jouerons également *Kh(à)(Es-qui(f))* de Fafchamps ainsi qu'une création de Pierre Slinckx.

Quant au label Cypres, il projette activement la sortie de trois albums consécutifs dédiés au MP4.

MH : C'est vraiment exaltant ! Cypres désirait faire connaître le compositeur Laurent Plumhans, metteur en scène de sa propre pièce de théâtre, *C'est quand la délivrance ?* Laurent avait envie de travailler à la fois avec le MP4 et Bow, mon quintette d'improvisation, pour mettre sur le papier la musique non écrite qu'il avait enregistrée avec le Centre Henri Pousseur, et en faire un album. C'est là une vraie et belle recherche dans laquelle les deux formations sont incluses ! Nous enregistrerons ensuite les quatuors de Jean-Luc Fafchamps : une écriture contemporaine exclusivement acoustique. Et... peut-être bien qu'il nous prépare un inédit, une création en perspective pour l'occasion ! Nous imaginons ensuite avec Pierre Slinckx, sur une idée de Cypres, un album entier avec électronique, encore à composer, sur base de la pièce que nous créerons au Festival LOOP.

Somme toute, de nouvelles alchimies et transmutations en perspective...

CHAMBER MUSIC PRÉSENTE...

Chamber Music for Europe valorise les talents des jeunes formations de chambre professionnelles, principalement celles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, auprès des organisateurs de concerts et autres acteurs culturels, compositeurs et professeurs émérites. Grâce à l'association, le MP4 a été recommandé auprès de nombreux festivals et concerts ainsi qu'au Senghor pour le cycle *Les Métamorphoses*.
www.chambermusicurope.org

LE QUATUOR MP4 EST COMPOSÉE DE :

Claire Bourdet & Margaret Hermant (violons)
Pierre Heneaux (alto)
Merryl Havard (violoncelle)

Loin d'être bouclée, l'actualité scénique du Quatuor MP4 vibrera encore en novembre 2016 lors du Festival Ars Musica : le 13 avec *Silent flowers* de Toshio Hosokawa et le 20 pour la création de *La fille du fondeur* de Stéphane Collin.

www.quatuormp4.com



© Hakon Simsek

Les guitaristes Fabricio Rodríguez et Miguel Raposo forment depuis une dizaine d'années un duo consacré à la musique baroque. Les deux artistes se rencontrent dans la classe d'Odair Assad au Conservatoire royal de Mons où naît leur enthousiasme pour la musique baroque. Retour sur un duo atypique et uchronique.

AYRTON DESIMPELAERE

Quelle est l'histoire de votre duo ?

Sybrandus est un duo de guitaristes classiques modernes interprétant un répertoire exclusivement baroque. Après notre rencontre au conservatoire où nous jouions des pièces de tous horizons, nous avons finalement décidé de nous concentrer sur le répertoire riche et varié de l'époque baroque. Quant au nom du duo, il fait référence au compositeur néerlandais Sybrandus van Noordt dont la *Sonate* nous a particulièrement séduits par son esprit de liberté dans l'écriture.

Comment concevez-vous vos programmes ?

Nous construisons nos programmes en puisant dans le répertoire de compositeurs issus de différents pays (Scarlatti, Rameau, Soler, Fiocco, Dandrieu, Seixas, van Noordt...) afin de mettre en exergue la richesse d'écriture et les multiples manières de penser la musique de cette époque. Nous adaptons notre jeu suivant les différentes possibilités de notre instrument sur les transcriptions fidèles faites par Fabricio. Nos interprétations ont gagné en maturité. Nous avons modifié certains tempos et enrichis nos versions avec un travail sur la gestualité en puisant dans nos racines populaires pour certains arpèges, basses, accords.

RENCONTRE CLASSIQUE

Duo Sybrandus

COLLISION ENTRE BAROQUE ET MODERNE

Comment voyez-vous la guitare dans la musique baroque ?

La guitare classique moderne n'est pas un instrument prévu pour ce répertoire. Notre démarche s'inscrit donc d'emblée dans un esprit de fidélité au style mais aussi de réinvention puisque nos instruments ne sont pas d'époque. C'est une situation que l'on pourrait qualifier d'uchronique et qui évoque le courant steampunk dont nous nous sommes inspirés pour notre nouveau clip. Notre instrument possède des qualités de jeu qui prolongent celles du clavecin : couleurs et dynamiques permettant une interprétation riche et nouvelle des œuvres.

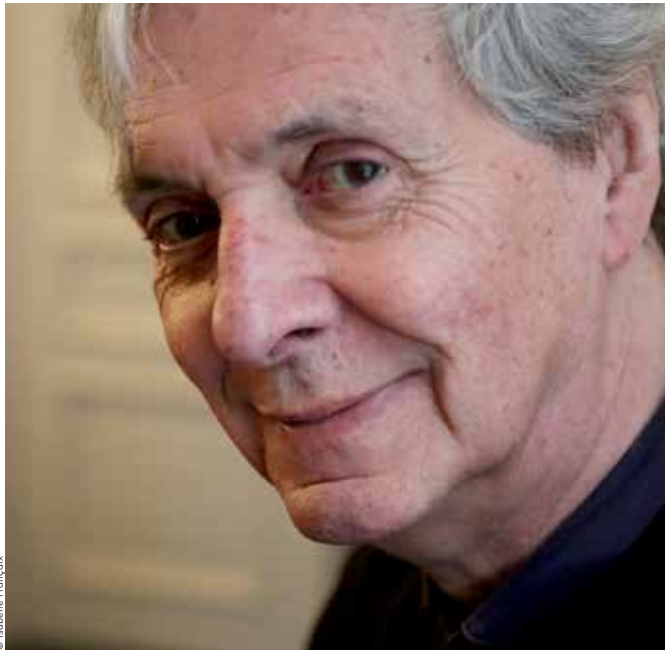
À ce propos, qu'est-ce qui vous touche dans la musique baroque ?

Nous découvrons beaucoup en choisissant les morceaux. Pour nous, la musique baroque comporte une partie écrite et une part d'improvisation. Il y a donc une part à découvrir avec un intérêt historique et une autre que l'on peut réinventer par le travail des appoggiatures, si le compositeur le permet. Nous restons fidèles aux ornements souhaités par le compositeur même si nous les adaptons à notre instrument. Ces différents aspects rendent la musique de cette époque très intéressante et toujours d'actualité.

Pouvez-vous nous parler de votre premier disque : *Tic-Toc-Choc ou la révolte des Maillots* ?

Le *Tic-Toc-Choc* de Couperin fait référence à la révolte contre l'oppression fiscale qui eut lieu en France en 1382. C'est le fil rouge de notre album et aussi un clin d'œil à ce que l'on vit actuellement. Quant à notre démarche, l'album est une question lancée à l'auditeur : Qu'est-ce qui change ? Qu'est-ce qui se répète ? Pourquoi ? Que peut-on faire ? Notre rôle d'artiste est de poser des questions et susciter la réflexion.

www.duosybrandus.com



© Isabelle Françaix

TRAJECTOIRE

Philippe Boesmans ... ET LES PETITES CHOSSES DE LA VIE

Vendredi 15 juillet, premières chaleurs estivales... Philippe Boesmans et moi nous retrouvons au Mokafé devant un avocat-crevettes et des pommes rissolées. Parlerons-nous musique ou évoquerons-nous plutôt, à bâtons rompus, la grâce légère d'un enfant qui, depuis 1936, a grandi en compositeur sans perdre une once d'intérêt ni d'étonnement pour le monde qui l'entoure, jusqu'à le faire chanter aujourd'hui ? Quelles passerelles relie une vie d'homme à celle d'un créateur ? Sont-elles secrètes ou l'évidence se cueille-t-elle au bord de l'écoute ? Philippe Boesmans, qui vient de fêter ses 80 ans, paraît s'entendre avec le temps sans trop en craindre les anicroches.

ISABELLE FRANÇAIX

«*La complexité n'est pas intéressante en soi; elle est intéressante quand elle fait parler l'émotion.*»



80 ans, vous sentez-vous libre ?

Un chiffre ne sent rien. On dit souvent, et c'est étrange, que je suis un compositeur libre... mais je ne connais pas de bon compositeur qui ne le soit pas!

Je me suis toujours senti libre; l'âge ne change pas cela.

Quand avez-vous découvert la liberté ?

Je l'ai toujours cherchée, dès que j'ai commencé à écrire. Écrire, c'est manifester sa liberté. C'est ce que cherchent aussi les écrivains, non ?

Qu'est-ce qui vous donne envie de vous lever le matin ?

Je sais que je dois travailler mais je ne peux l'envisager qu'après avoir bu deux tasses de café. Je me lève à 6h, non par devoir mais parce que je suis réveillé. Je traîne un peu, je mange et je réfléchis... puis je me mets au travail vers 7h. Les gens dorment encore: ni téléphone, ni courrier, ni factures, ni rendez-vous, personne ne te demande rien: tu es encore libre! À 9h30, j'ai déjà bien travaillé et je peux m'occuper d'autre chose.

Qu'est-ce qui vous émeut ?

À 80 ans, j'ai entendu beaucoup de musiques, j'en connais bien l'histoire. Je ne suis pas forcément ému par une symphonie de Beethoven. C'est un chef-d'œuvre, mais l'émotion en est un peu... usée. Je suis plutôt ému par des choses inattendues, comme une chanson de jeunesse, un souvenir. Un jour, je ne parvenais pas à écrire. Ça arrive. C'était sec et sans idées. Je suis descendu à la terrasse quasi déserte du Mokafé. Une vieille dame seule, de condition modeste, mangeait un petit gâteau. Elle s'en délectait jalousement. Cela m'a beaucoup touché... Je suis rentré chez moi tout à fait en forme pour écrire. Un événement comme ça peut stimuler. Les petites choses de la vie... Comme pour tout le monde, n'est-ce pas ?

Imaginez que le petit garçon que vous étiez rencontre l'homme que vous êtes devenu, que se diraient-ils ?

Je me le demande bien... Je ne sais pas comment sont les gens en général, mais je n'ai

pas l'impression d'avoir vraiment changé. Je connais plus de choses, forcément. J'ai vécu. Sinon... on est les mêmes! Et vous, êtes-vous différente ?

Non, parfois c'est la petite fille qui parle avant moi.

Bien sûr, chez moi aussi! Ce qui est spontané nous vient de l'enfance. Évidemment, à l'époque, je ne savais pas composer de musique. J'ai appris avec l'expérience. Souvent, je parle de moi à la troisième personne. Je dis: *Il va encore mettre son solo de flûte, là, tu vas voir!* Comme si j'étais un autre. Je prends un peu de distance par rapport à ce que je fais. Parfois même, je rigole en allant dormir: *Je vais mettre le petit vieux au lit!*

En quoi est-ce que vous croyez ?

C'est une question difficile, ça... Je crois en ce dont je peux vérifier la véracité. Je ne suis pas croyant religieux. Je serais plutôt agnostique. Je ne sais pas... Ça ne se décide pas. On a ou on n'a pas la foi, je suppose.

Qu'est-ce qui vous semble essentiel ?

L'amour. La solidarité. Je peux être très ému par un hymne national, comme quand Londres chante *La Marseillaise* après les attentats à Paris. Les gens s'aiment encore entre eux. Ce sont des sentiments très simples. Cette pièce musicale ordinaire devient la plus belle chose du monde.

Votre intimité avec un metteur en scène d'opéra est-elle de cet ordre-là ?

Tout à fait! Les pièces de Joël Pommerat sont un peu secrètes. Nous nous parlons beaucoup sans aborder ces choses cachées qui les habitent. Les dire les banaliseraient. Elles doivent être dans le mystère de la musique. Mais je lui téléphone au moins trois ou quatre fois par semaine. On cherche le mot juste... parce que le langage chanté est différent du langage parlé. Nous avons un très bon contact. C'est un être qui n'est pas simple... Moi non plus!

Peut-on parler d'angoisse sous cette grâce légère ?

La cruauté et la dureté existent. Il n'y a aucun intérêt à montrer la violence d'une fa-

çon réaliste. Si le thème de mes opéras est très cruel, ma musique se place du côté de la victime. En général, un livret me convient quand il porte sur l'humanité un regard un peu tendre sans dissimuler l'amertume de la vie. C'est un peu un regard de vieux. J'ai toujours été vieux. J'ai toujours observé le monde de cette façon. Pour pouvoir parler des autres, il faut avoir connu ce qu'ils ont vécu, pas de façon aussi grave, mais savoir ce que signifie se sentir exclu. Dans une histoire amoureuse ou sociale...

Peut-on être sérieux ?

On doit à la fois tout respecter et pouvoir se moquer de tout. Pour qu'une musique parle, on doit la travailler avec un sérieux qui n'est pas celui de la morale mais de la précision et de la rigueur.

Vous écrivez la musique du *Pinocchio* de Joël Pommerat. Peut-elle mentir ?

La musique elle-même ne ment pas, mais elle peut exprimer le malaise du mensonge. À l'opéra, le public peut comprendre qu'un personnage ment quand la musique change... Hors du drame, je n'y ai jamais pensé.

Peut-on mentir en composant ?

Je n'attribue pas un sens moral à la composition. Que serait mentir? Écrire ce qu'on n'a pas envie d'écrire? Je crois que ça n'existe pas. On ne peut pas dire qu'une musique est malhonnête. Elle peut être faible ou banale... Mais c'est un jugement esthétique. Que serait un compositeur malhonnête? Quelqu'un qui écrit pour gagner de l'argent? Quand on dit qu'une musique est commerciale, elle est clairement écrite pour plaire à beaucoup et rapporter de l'argent. Ce n'est pas malhonnête. Si tu écris une musique pour plaire, c'est que tu veux plaire. Ce n'est ni grave ni mal en soi de vouloir plaire. Et tout le monde le veut un peu.

Qu'est-ce qui, dans votre travail de compositeur, vous a donné la plus grande joie ?

Mon plus grand plaisir, c'est quand mes intentions sont réalisées et que l'auditeur les ressent. Quand je parviens à transmettre une émotion. Plus j'y parviens, plus je suis content. Quand on reste trop abstrait, ça ne marche pas. Et si ça ne marche jamais, c'est qu'on est mauvais. Certains compositeurs hyper intellectuels prennent plaisir à écrire des choses compliquées. La complexité n'est pas intéressante en soi; elle est intéressante quand elle fait parler l'émotion.



Africa Protocol DR

ZOOM

La viabilité des productions internationales

Depuis quelques années, on voit de plus en plus de projets internationaux avec des musiciens d'ici et d'ailleurs. Des musiciens belges invitent des musiciens des quatre coins du monde pour créer un nouveau répertoire qui surmonte les frontières. Nul ne doute de la richesse culturelle de ces projets, mais quelle est leur viabilité ? Comment s'organiser pour mettre en place des tournées et pour répéter, comment gérer le côté administratif ? Y a-t-il des structures qui peuvent aider ?

BENJAMIN TOLLET

Le saxophoniste Manuel Hermia est un ancien dans le monde des collaborations interculturelles. Il a monté Le Murmure de l'Orient avec un marocain, un pakistanais, un chinois et un indien. En ce moment, Hermia se prépare à lancer le premier album de son Orchestra Nazionale Della Luna, un quartette de jazz très ouvert et accessible à la confluence du jazz, des musiques du monde et des bruitages électroniques. Même si ce nouvel orchestre ne pose pas le même type de difficultés avec les visas et les voyages à longue distance, l'organisation pratique des concerts et des agendas reste compliquée. *En Europe c'est gérable. C'est quand les musiciens viennent de plus loin que ça devient compliqué. On est obligé d'organiser des résidences pour créer et pour répéter, ce qui nous oblige à mieux nous organiser, explique Manu Hermia. Lors d'une résidence, on est complètement ensemble pendant plusieurs jours, c'est intensif et c'est un plus car on avance beaucoup plus vite.*

La résidence est une constante pour les projets internationaux, mais l'organisation n'est pas aussi simple qu'elle n'en a l'air. *Il faut bien planifier et prévoir les frais. Le plus difficile est de trouver les moyens de faire venir les musiciens. En général on fait une résidence avant une tournée qui aidera à payer les voyages, raconte Manu. Par contre, on ne peut pas accepter de concert isolé, il faut anticiper dans notre agenda un an à l'avance pour pouvoir construire une tournée et il faut que tout le monde s'y mette pour trouver des dates.*

MUSICIEN MANAGER

Dans le cas d'Afrikän Protoköl, le groupe d'afro-jazz du saxophoniste Guillaume Van Parys, les premières résidences ne se sont pas faites en Belgique mais au Burkina Faso. Le groupe sera en concert à Bruxelles le 23 septembre à l'occasion de la sortie d'un nouveau documentaire sur le projet, avant la sortie d'un album en 2017. *J'avais envie de faire un projet transculturel depuis longtemps. L'échange de cultures me passionne. Pendant mon premier voyage au Burkina en 2011, j'ai rencontré un terrain riche en culture, propice à faire des échanges, raconte Guillaume Van Parys.*

Afrikän Protoköl s'est construit par étapes, à base d'allers et retours entre la Belgique et le Burkina. *En 2013, on a fait la création au Burkina. Le projet étant basé sur les rythmes traditionnels burkinabé, c'était important de le faire là-bas. Depuis lors, Afrikän Protoköl a fait sept tournées qui chacune représente un coût élevé. Surtout les vols internationaux. La plus grande difficulté est la mobilité internationale. Il faut trouver les moyens pour se voir, car la moindre répétition exige des billets d'avion. C'est pourquoi, dès qu'un festival nous programme, on prend le temps de faire une résidence, pour créer ou répéter.*

Pour faire face à tous les défis que représente un projet international, il faut que le musicien soit polyvalent. *Il faut tout organiser, s'occuper de son art, être manager, vendre des concerts, être comptable, sans oublier la communication. C'est un travail énorme qu'il faut faire avant de pouvoir déléguer à quelqu'un qui en fait son boulot. Ce manque d'encadrement professionnel est aussi l'un des principaux maux selon Gwenaël Francotte du projet Anavantou. Il nous faut des managers et des bookers pour mieux gérer le côté business, promo et administratif pour qu'on puisse nous concentrer sur l'aspect artistique.*

DIVERSIFIER SES RESSOURCES

Wallonie-Bruxelles International et WB Musiques sont les premiers noms qui viennent à l'esprit quand on pense aux structures qui peuvent aider ces projets interculturels. *WBM aide au niveau des contacts et des conseils, il sont présents sur les marchés internationaux comme le WOMEX ou Babel Med. WBI aide les groupes à s'internationaliser, à aller à l'étranger. Par contre c'est plus difficile de faire venir des musiciens étrangers en Belgique, raconte Guillaume Van Parys. On a reçu un soutien du Ministère de la Culture pour les CD, les résidences et la promotion, sans oublier SMart qui offre des formations pour mieux gérer les projets, donne des conseils administratifs et juridiques et loue des véhicules pour partir en tournée. Sabam for Culture a aussi certaines lignes de financement et propose des aides comme l'exonération sur les droits de reproduction mécanique des CD. Récemment la Sabam a développé une nouvelle aide pour organiser des showcases soi-même sur un nouveau marché. Dans ce cas, ils peuvent par exemple engager un attaché de presse. La règle d'or reste de diversifier ses ressources financières.*

Guillaume Van Parys est content que les structures existantes soient là, même s'il y a toujours des améliorations à apporter. *Au sein de WBI, j'aimerais voir une meilleure compréhension de l'importance de faire venir des musiciens étrangers et de prévoir des lignes de financement qui peuvent le permettre. Les procédures pour obtenir de l'aide sont d'ailleurs longues et au moment de faire la demande, certains artistes se demandent déjà comment ils vont gérer le projet si l'argent n'est pas accordé. Certains prennent même le risque d'organiser la tournée sans le budget.*

Ce qui les stimule à continuer malgré les difficultés ? *Faire venir des musiciens d'un autre contexte est vraiment une plus-value pour notre musique, avance Guillaume Van Parys. Le métissage du monde, c'est le futur. Mélanger les cultures et faire tomber les barrières, géographiques et dans la tête des gens. Pourquoi a-t-on besoin de visas si les voyages ne peuvent que nous enrichir les uns les autres!*

AU COIN DE LA RUE...

Nul ne peut être neutre face à la crise au Moyen-Orient qui fait s'enfuir tant de monde. Mais cette « crise des réfugiés » ne doit pas être envisagée comme quelque chose de négatif. Au sein de ces réfugiés, il y a beaucoup de personnes qualifiées, qui ont du talent et l'envie de construire. Manuel Hermia : *Il ne faut pas aller à l'autre bout du monde pour trouver de bons musiciens. Il suffit de regarder autour de nous, il y a pas mal de réfugiés musiciens à Bruxelles. Muziekpubliek en a fait un album, Refugees for Refugees, et je viens de monter un projet avec Hussein Rassim, un jeune joueur de oud irakien. Une rencontre sans devoir déplacer des montagnes.*

LE PROBLÈME DES VISAS

L'obtention de visas est un problème récurrent pour les projets internationaux, mais ni Manuel Hermia ni Guillaume Van Parys n'ont dû se battre à ce sujet. Le premier parce qu'il travaille avec des musiciens de renommée internationale qui ont souvent des visas de longue durée, le second parce que les musiciens burkinabés sont jusqu'à présent toujours bienvenus en Belgique, contrairement aux Congolais par exemple.

.....
www.wbi.be
www.wbm.be
www.smart-be.org
www.sabamforculture.be
www.culture.be

.....
www.manuel-hermia.com
www.afrikanprotokol.be

ZOOM

Quand les Makers prennent le pouvoir par le jeu



Instruments DIY, modulaires, lutherie sauvage, circuit bending... Autant de pratiques de plus en plus répandues au sein des différentes sphères musicales et qui, de la philosophie de la récup' au désir constant d'innovations et de création, ont drivé une armée de joyeux fous. On vous en présente quelques-uns.
La première règle, c'est qu'il n'y a pas de règle.

DAVID SALOMONOWICZ

Cette phrase, tout droit sortie du film *Fight Club* et qui résume à elle-seule la philosophie autour du phénomène du Do It Yourself, Raphael Van Mulders, réparateur de guitares chez Azzato, mais luthier de cigar box guitars à ses heures, l'a découverte un jour en cherchant un tutoriel sur un site internet. Un leitmotiv quasi punk qui place d'emblée cette pratique à l'opposé de ce qui se fait dans la sphère classique où les secrets de fabrication des instruments semblent se transmettre quasiment de maître à élève. Ici, ni Dieu ni Maître. *Les principes de base* nous dit Xavier Gazon qui s'amuse à racheter des vieux jouets et à en changer les circuits pour en modifier les sons, *c'est la liberté de jouer sans interdit et le partage de données et du savoir. En fait, on n'est pas loin de l'univers des hackers, mais au niveau musical.* Les mots qui sont employés (« S'amuser », « Jouet ») ne le sont pas par hasard et reviennent dans les explications données par chacun des protagonistes rencontrés qui quasi tous évoquent une formation classique assez longue et rébarbative à laquelle ils ont voulu apporter un contrepoids. Vincent Van Sull, professeur de musique qui donne des formations tant aux enfants qu'aux adultes, parle ainsi d'un retour au jeu quand il donne à ses élèves des objets du quotidien et qu'il leur demande d'improviser des sons en étant à l'écoute des autres. *On revient à l'essence même de l'expression « je joue d'un instrument ».* Une démarche pédagogique qui apporte énormément de fascination aux participants qui se rendent compte qu'ils peuvent non seulement eux-mêmes fabriquer un instrument à partir de rien, mais aussi faire de la musique sans forcément avoir une formation en académie. Même constat pour Guillaume Codutti, percussionniste au sein de Sysmo qui donne lui aussi des formations : *Je me suis rendu compte que les gens accrochaient facilement parce que ça les mettait à l'aise de taper avec des fourchettes ou des cuillers plutôt que de poser les mains sur un vrai xylophone ou de souffler dans une trompette.*

TOUT EST PRÉTEXTE À SONS

L'accessibilité est en effet centrale dans ce que l'on appelle la lutherie sauvage. Considéré comme un des précurseurs en Belgique, Max Vandervorst détourne depuis près de 30 ans des objets du quotidien pour en sortir des sons. Dans ses spectacles, on peut le voir jouer de la flûte traversière avec un guidon de vélo, de la trompette avec un arrosoir ou taper sur son scoutophone, sorte d'arbre à percussions fait de gourdes de camping et de plats en inox. *L'inspiration est partout et totalement infinie. Par exemple, les caddies des grands magasins sont une source formidable et m'ont donné l'inspiration d'un spectacle. Les brocantes également, d'ailleurs j'y fais chaque semaine mes gammes d'imaginaire.* Et quand on lui demande s'il est constamment en train de chercher de nouveaux objets, il dit : *J'essaye quand même de bien me comporter et de ne pas*

souffler dans les tuyaux des gens quand je leur rends visite. Originaires de la périphérie bruxelloise, Herman et Rosita Dewit fabriquent eux aussi depuis des années des flûtes avec des carottes et font des spectacles de musique de cuisine. D'autres utilisent des matelas en mousse sur lesquels ils placent des morceaux de carrelage et des objets métalliques, excellents vecteurs de bruits en tous genres, des gants en caoutchouc, des pots de fleurs, des tuyaux en PVC et même des bonnets de piscines tendus. Parmi les grands noms de la lutherie sauvage, on peut entre autres citer le français Dominique Gauvrit et sa cornemuse infernale, Laurent Taquin et même en voyant plus loin, le dinantais Adolphe Sax, génie un peu fou qui, au-delà de son saxophone, s'est ruiné à inventer des machines améliorées comme une trompette à 7 pavillons et même une salle de spectacle en forme d'oreille...

NO FUTURE EN CONSTANTE ÉVOLUTION

Toute punk soit-elle, la pratique du DIY a toujours évolué avec son temps via des expérimentations de précurseurs et de touche-à-tout géniaux prêts à investir tout leur temps et leur argent dans la recherche. En Belgique, on peut dire que Dan Lacksman a introduit le synthétiseur dans les années 70, via ses essais sur les modulaires (ces énormes machines que l'on assimile souvent aux opératrices de téléphonie dans les années 60) et autres technologies avant-gardistes. Pour Xavier Gazon, *il y a un lien très étroit entre évolution technologique et évolution des musiques avec des artistes comme l'Écossais Aphex Twin qui sont de véritables explorateurs.* Pour François Gaspard (alias Shakmat Modular) et Gregory Delabelle, tous deux bidouilleurs de modulaires depuis des années et qui lancent d'ailleurs début 2017 le festival Wired Electronics à Bruxelles, *il y a un vrai héritage de la scène techno, new-beat, acid et actuellement des gens comme Hermutt Lobby continuent à créer des softwares et des templates pour démultiplier les possibilités sonores.* Depuis le début de la musique électronique donc, des gens s'amuse à modifier des instruments et à les rendre chaque fois un peu plus pratiques et esthétiques pour le jeu en concert. Xavier Gazon parle par exemple de l'Omnichord, magnifique objet sur lequel Bowie, Beck ou Björk ont composé certains de leurs morceaux. *Ce que j'aime c'est le côté interface parce que ça me force à être créatif autrement que par la souris d'ordinateur qui n'est quand même pas le truc le plus excitant pour faire de la musique. En live, c'est très froid et difficile de faire passer de l'émotion avec des clics. Du coup, j'ai modifié l'ergonomie de mon Omnichord en le construisant à l'envers pour pouvoir en jouer facilement et que le public puisse voir ce que je fais, car le problème avec les sets électroniques, c'est que souvent l'artiste regarde un écran et le public regarde un mec qui regarde un écran. Ça permet de retrouver de l'intuition qu'on a un peu perdue avec l'informatique.*



© École de photographie de la ville de Bruxelles



DR



© École de photographie de la ville de Bruxelles

POWER TO THE PEOPLE

Autant la pratique a longtemps été réservée à des quasi-scientifiques ou petits génies de l'électro-mécanique, autant actuellement, la miniaturisation des puces, l'uniformisation des standards comme Eurorack et la démocratisation des prix du matériel permettent à tout un chacun de chipoter à son échelle. Pour Dieter Van Dooren du collectif iii (Instrument Inventors Initiative) *il existe un véritable mouvement artistique global qui se joue des évolutions technologiques pour détourner les objets, créer des performances artistiques avec des projecteurs, des capteurs de mouvements et des robots acoustiques.* Une globalisation populaire du DIY que l'on peut mettre en parallèle avec les Fab Lab, les Repair Café ou autres Uber, Airbnb et Deliveroo qui décomplexent les gens et qui les poussent à « faire eux-mêmes » plutôt que de passer par des professionnels. Certains annoncent d'ailleurs sans vergogne aucune et même au contraire avec le sourire cet aspect économique pour expliquer l'intérêt du Do It Yourself. *C'est génial de pouvoir se dire que j'ai joué au Bota, à Dour et à New York avec un jouet que j'ai acheté 10 euros sur une brocante,* témoigne ainsi Xavier Gazon. Et la tendance globale est aussi au retour du troc, à l'échange de matériel ou d'instruments. Pour autant, est-ce si simple de jouer sur l'instrument qu'un autre a mis au point ? *Il y a ceux qui ne se posent pas de questions,* nous dit Max Vandervorst, *qui ont un feeling musical et qui ont moins peur car ce n'est pas une vraie batterie mais une bassine comme grosse caisse et d'autres éléments comme une noix de coco ou des bouteilles de whisky.* Après, *ce sont des heures d'expérimentation, d'essais infructueux, d'analyse du meilleur endroit où taper qui font que l'on trouve la sensibilité pour sortir un son qui en vaut la peine.* Pour le projet Why The Eye, tout vient de la même personne, Damien Magnette, et c'est lui qui demande à des artistes de venir jouer sur scène avec les instruments qu'il a créés. D'autres comme les membres du collectif iii s'inventent les uns les autres dans les différents ateliers pour interchanger leurs instruments et voir ce qui en ressort.

PASSION, ÉMERVEILLEMENT ET ARTISANAT

Tels sont les trois mots qui reviennent quand on demande à ces « instrument makers » d'expliquer pourquoi ils ont opté pour cette démarche plutôt que de jouer de manière classique avec des instruments tout faits. *À 12 ans, je construisais une basse avec une planche,* nous raconte Rafaël Van Mulders. *À 18 ans, des violons et désormais je répare des centaines de guitares et je fabrique des cigar box guitar, au départ pour le plaisir, puis en les vendant dans une démarche d'artisan.* Du coup, quand le roadie de Crosby Stills & Nash me dit que David Crosby a joué avec une de mes créations à Woodstock et écrit des chansons dessus, je me pince... *C'est une passion de toujours dont j'ai pu faire mon métier.* Même son de cloche pour François Gaspard : *Il y a vraiment moyen de se perdre dans cette passion en passant tellement de temps et en dépensant tellement d'argent que c'est quasiment comme une drogue.* Mais à force, cette passion et les connaissances accumulées peuvent aussi se transformer en salaire même si la démarche n'est certainement pas de produire à la chaîne. Il existe en effet un lien quasi charnel avec la lutherie, affectif et d'émerveillement total au moment de faire sortir un nouveau son. *Tu crées ou recrées l'instrument et cela donne des possibilités qui ne sont pas dans le commerce,* nous dit Xavier Gazon. *Ça permet de sortir du cadre, d'aller plus loin que ce qui est proposé de manière industrielle, de créer des choses auxquelles on n'aurait jamais pensé, de créer des accidents contrôlés un peu comme John Cage et ses pianos préparés.* Il ouvrait le piano et y coinçait des bouts de gomme, des clés ou des tournevis dans les cordes et voyait ce que ça procurait comme modification sonore. Guillaume Codutti illustre enfin lui aussi très bien ce sentiment : *Ce que j'aime, c'est la démarche artistique. Se fixer un objectif, presque un défi de faire sortir un son de l'objet et la plupart du temps, on est souvent agréablement surpris car il est bien mieux que ce qu'on avait imaginé à la base.*

APERÇUS

Rebel Rebel au MAC'S

Le Musée des Arts Contemporains du Grand-Hornu proposera dès octobre 2016, une exposition consacrée à l'influence du rock dans les arts plastiques. Si vous vous attendez à une exposition consacrée à l'histoire du rock, passez votre chemin. Point ici de juxtaposition de pochettes de vinyles « culte », de guitares brûlées par Jimi ou de paquets de clopes dédiés par Iggy ou Kurt... Quoique ? L'exposition réservera de belles surprises à celui qui pourra saisir l'esprit « rock » insufflé par les plasticiens au sein de leurs oeuvres. Et c'est la première fois que le musée proposera une expo construite via le prisme d'un art aussi populaire. Une volonté de décloisonnement mûrement réfléchi par Denis Gielen, commissaire de l'expo et frais directeur du MAC'S, qui a élaboré un parcours qui parlera de différentes manières aux visiteurs. On s'adressera à leur ouïe bien entendu mais aussi à leurs tripes ne fût-ce que par respect à la puissance physique qui fait l'essence de la musique rock. Une création du belge Joris Van De Moortel ouvrira ainsi le bal avec une installation sonore au sein de laquelle le spectateur devra s'immiscer pour interagir avec elle. Un peu plus loin, la bal(l)ade invoquera l'imaginaire fétichiste du rock et les accessoires qui ont fondé les mythes de cette contre-culture, avec e.a. une Harley customisée par Johan Muyle. Enfin, un espace plus contemplatif clôturera la visite, car la musique c'est aussi le silence existant entre les notes. Lorsque l'on a demandé à Denis Gielen comment on pouvait interroger notre présent par le biais d'un art que l'on a déjà enterré à de maintes reprises, il a marqué une petite pause avant d'avancer : *Le rock est-il mort ? Je ne sais pas si je peux répondre à cette question. Ce qui est sûr c'est qu'il n'y a aucune raison d'imaginer qu'il va*

ESPRIT DU ROCK, ES-TU LÀ ?

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS



© Gilles-Élie Cohen

disparaître un jour. Le rock, comme tout art, c'est une histoire de transformations et de détournements. De nouvelles formes émergent régulièrement. C'est une réinvention, une réinterprétation permanente du monde. On y invoquera donc les esprits d'Elvis, des Cramps ou encore de Suicide, ... Tout ça sonne plutôt bien, non ?

.....
Œuvres de Alan Vega, Dieter Meier, David Claerbout, Angela Mezzetti, Douglas Gordon, Tony Oursler, ... Visitez le site du MAC'S pour en savoir plus sur les activités annexes proposées en marge de l'exposition (conférence de Thurston Moore, contenu enrichi par PointCulture, projection d'un documentaire de Marc Reeder, ...). L'expo sera accompagnée d'un riche ouvrage publié aux éditions Mercator. Du 23 octobre 2016 au 22 janvier 2017 / www.mac-s.be
.....



© FX Descamps

La Tour cybernétique TWEET TWEET !

FRANÇOIS-XAVIER DESCAMPS

On la voit de loin, cette tour autrefois mal-aimée des Liégeois, et on peut dire qu'elle revient de loin. Abandonnée quelques années après son érection en 1961, la Tour cybernétique avait laissé un souvenir mitigé dans le cœur des habitants de la Cité ardente. Bruyante, laide... c'est un peu en ces (mauvais) termes que les Liégeois l'avaient laissée à son triste sort. Il aura fallu la pugnacité de quelques passionnés et la collaboration de la Région wallonne pour que renaisse ce pilier de l'art cinétique, issu du cerveau du Franco-Hongrois Nicolas Schöffer. Haute de 52 mètres et plantée dans le Parc de la Boverie en bord de Meuse, l'œuvre est emblématique du courant interactif car l'œuvre réagit à son environnement. Captations ther-

mique, sonore, variations de la luminosité font tourner des pales en inox, s'allumer des lampes... La tour réagit d'autant mieux aujourd'hui que des capteurs supplémentaires ont été installés dans la ville qui, selon l'activité de celle-ci, la font se mouvoir. Il est aussi possible de la titiller via Twitter : envoyez « Blue » et la Tour de s'illuminer de cette couleur.

La Tour donne aussi de la voix. Bruits de la ville, de son environnement ou autres sons « from outer space » se déclenchent quand la tour s'éveille. On se croirait dans *PlayTime* de Jacques Tati ! Dans son essai intitulé *Le spatiodynamisme*, Schöffer écrivait : *La sonorisation des sculptures est possible d'une façon simple et harmonieuse en extrayant et utilisant des sons des différents éléments qui composent la sculpture. Ces sons pour-*

ront être triés, amplifiés et malaxés (...) pour produire un certain nombre de sons harmoniques, variés, lesquels seront enregistrés sur bande magnétique ou par n'importe quel autre moyen approprié. (...) c'est la sculpture qui composera sa propre musique avec sa propre matière sonore (...) en s'adaptant immédiatement à tout changement d'ambiance. Schöffer, pianiste averti, collaborait ainsi avec des musiciens actifs dans les sphères de la musique contemporaine (Pierre Henri, Iannis Xenakis) pour créer des spectacles. Un *Spectacle Audio-visuel Luminodynamique* inaugura à l'époque la Tour à grande force de projections sur le Palais des Congrès et avec une musique originale d'Henri Pousseur (*Voix de la Ville*).

.....
Interagissez avec la Tour via Twitter (@CyberTower) et un site web (www.tourcybernetiquedeliege.be - encore en construction)
.....

DÉCRYPTAGE



Louis ShuhGu DR

Génération Beat- making

Laborantin du son, manipulateur de mélodies dégotées entre la cave et le grenier des mythes et légendes de la musique, le beatmaker rythme les morceaux des autres en se fiant à ses propres sensibilités. Du matériel utilisé aux disques échantillonnés, chacun réécrit l'histoire à sa manière, d'une signature sonore singulière. Petite immersion dans le monde fascinant de la production.

NICOLAS ALSTEEN

Depuis quelque temps, le format vinyle marque un retour en forme. Une seconde jeunesse qui pousse des intrépides à relancer une profession que certains annonçaient en voie d'extinction : disquaire. Une petite semaine avant l'inauguration de *Dust Dealers*, enseigne bruxelloise spécialisée dans le microsillon jazz, soul ou funk, le propriétaire nous ouvre la porte de sa boutique. *Ce magasin découle de ma passion pour le beatmaking*, indique Julien Delannoy, silhouette longiligne qui, sur scène, module des sons sous le nom d'Oldy Clap. *C'est à force d'accumuler des vinyles – et par manque de place pour les ranger – que j'ai décidé de lancer ce commerce. D'une certaine façon, je vends une partie de ma collection.* Originaire du Sud de la France, Julien Delannoy met le cap sur la Belgique en 2010 afin de finaliser des études à l'ULB. Depuis, sa fibre nationale a sensiblement viré noir-jaune-rouge. Il est ici chez lui. *Quand je vivais en France, je n'écoutais que du rap. Je me passionnais surtout pour les instrus. Je voulais explorer ces sonorités, comprendre leurs secrets de fabrication.* Un jour, dans le salon familial, papa et maman Delannoy glissent un vieil album de Billie Holiday sur la platine. *Là, c'est le choc. Je reconnais immédiatement une boucle utilisée dans Qui peut le nier, un morceau d'Ormo Puccino. À partir de là, je me suis mis à bouffer du jazz du matin au soir. Le hip-hop m'a donc poussé à voyager vers d'autres styles musicaux. Aujourd'hui, je travaille exclusivement à partir des samples tirés de ma collection de vinyles. C'est une matière première qui oscille entre la soul et le jazz. J'adore isoler un son et le malaxer au point de le rendre méconnaissable. Une fois que j'ai trouvé une boucle originale, je me débrouille pour jouer tous les arrangements moi-même. Batterie, guitare, piano et saxophone. C'est du bricolage. Ma démarche reste assez artisanale.* Dès le processus créatif, chaque beatmaker cherche à se différencier de la concurrence. *Moi, par exemple, j'utilise un logiciel dans lequel je glisse tous les sons possibles et imaginables*, explique Fabien Leclercq. Souvent planqué à l'ombre d'une casquette stylée, ce dernier brille depuis un moment sous l'enseigne lumineuse de Le Motel, pseudo choisi sur le bord de la route pour héberger des sons venus de loin. *Pour me défaire des kits de percussions traditionnellement disponibles en téléchargement sur internet, j'ai aussi commencé à me promener avec un enregistreur dans des lieux insolites. Parfois, je passe*

deux heures dans une cuisine pour taper sur des casseroles ou agiter des couvercles et autres ustensiles. Ça me permet d'agencer ma propre banque sonore et de la glisser dans l'ordinateur. Je manipule ensuite tous ces sons via une MPC. Acronyme de « Midi Production Center », cette machine intègre un séquenceur musical, un échantillonneur (sampleur) et des pads (touches en gomme permettant de reproduire les sons enregistrés sur l'appareil).

SOUNDCLOUD ET MACHINES À SOUS

Ce que j'apprécie dans le beatmaking, ce sont les contrastes. J'ai l'habitude de confronter sonorités douces et percussions frontales, d'associer la modernité de l'électro à des choses plus anciennes. Chez Le Motel, le beat s'épanouit ainsi au contact de sons puisés dans d'autres civilisations : des chants rituels captés au fin fond de l'Amazonie. Des clappements de mains chipés chez une tribu aztèque. Des incantations mystiques chopées dans le désert du Kalahari. De l'antique. *Que de l'authentique. J'achète souvent des vinyles de musiques traditionnelles. Des trucs de chamans, des trips de sorciers. J'aime mêtrairer des classifications. Mon approche est hybride. Alors que d'autres s'en tiennent à une seule et unique méthode.* On songe alors à l'école du sampling, à tous ces beatmakers qui recréent de la matière en se basant exclusivement sur des échantillons arrachés à l'un ou l'autre microsillon. C'est le cas de ShunGu. À 25 ans, et en toute discrétion, cet artiste bruxellois fourgue ses sons au gratin du hip-hop anglais et américain. Chester Watson, ScienZe ou Rejjie Snow ont déjà bénéficié de ses services. Récemment, le garçon s'est même offert une programmation à la prestigieuse Boiler Room londonienne. Organisé dans un lieu de faible capacité et ensuite largement diffusé sur internet, le DJ Set de ShunGu s'ajoute à ceux délivrés par quelques pointures (de Laurent Garnier à Richie Hawtin en passant par Ben Klock). Pour ShunGu, comme pour beaucoup, l'affaire démarre via les algorithmes de SoundCloud. *Tous les beatmakers du moment sont de la génération SoundCloud. C'est via cette plateforme de distribution audio qu'ils mettent leurs sons en ligne et se font connaître. Je suis donc passé par là. Mais j'ai aussi fait mon trou en rencontrant des gens. Un ami m'invite régulièrement à Londres. Là-bas, je rencontre d'autres artistes. Ce rapport humain est essentiel. Se contenter d'envoyer des mails et d'errer sur les réseaux sociaux, ça me semble un peu court pour percer. C'est toujours mieux*

quand les gens mettent un visage sur ton son. Par chance, Louis ShunGu fait la connaissance de Fresh Daily, activiste du beat new-yorkais et fer de lance des soirées beats à Brooklyn. *Il connaît de nombreux rappeurs. Il possède un carnet d'adresses hallucinant avec des noms qui, sur le papier, semblent intouchables. Je fais donc circuler mes productions par son intermédiaire. Ce sera toujours plus efficace qu'un mail envoyé depuis Bruxelles.*

Évidemment, les sons concoctés par les beatmakers se monnaient sur les marchés des changes. Ils ont une valeur, généralement associée au nom de leur concepteur. *Ceux qui ont un son particulier, une identité, s'en sortent mieux que les autres. C'est leur singularité qui favorise le bouche-à-oreille et, par extension, crée de la demande*, indique Le Motel. *Après, les prix fluctuent en fonction de nombreux facteurs*, enchérit ShunGu. *Déjà, ils dépendent beaucoup de ton interlocuteur. Si tu refiles tes sons directement à l'artiste ou via un label, le montant obtenu sera différent. C'est du cas par cas. Parfois, ça se joue aussi à l'amiable.*

DE L'OMBRE À LA LUMIÈRE

Autrefois, le beatmaking était le résultat audible d'un travail invisible, la signature sonore d'un planqué, souvent plaqué or. *Cette discipline s'est longtemps résumée à une ligne cachée dans le bas des notes de crédit d'un album, analyse Oldy Clap. Aujourd'hui, c'est différent. Ces derniers temps, par exemple, on me propose de faire du beatmaking sur scène. Dix ans plus tôt, c'était impensable. Quand un mec tapait sur les boutons d'une machine, les gens disaient « Il est mignon » et puis, ils tournaient les talons. Maintenant, le public comprend la démarche. Et puis, à partir du moment où rappeurs et chanteurs mentionnent sur la pochette que la production est signée un tel ou un tel, ils participent aussi à un processus de starification.* En 2016, le beatmaker est un argument commercial, un élément limite « vendeur ». À ce titre, Le Motel illustre plutôt bien le phénomène. Sur la carte du beatmaking, l'artiste s'est construit une réputation en solo mais il prête régulièrement son nom à d'autres constellations (Romeo Elvis x Le Motel, YellowStraps x Le Motel, Alisha x Le Motel). *J'ai eu la chance de créer ces différents projets sans rien forcer*, précise-t-il. *Toutes ces collaborations s'inscrivent dans le prolongement d'une relation amicale. Pour créer, j'ai besoin de ressentir un lien affectif. Je ne me contente pas de filer des sons. Je m'implique dès le début dans la création. Tout l'art d'être à l'avant de la scène, tout en restant derrière les productions.*



LE · COM

Les adaptations nécessaires

Ça s'ébroue côté musique classique. Finies les partitions poussiéreuses, on diversifie les canaux de diffusion, on la pousse sur les réseaux sociaux, on développe des applis ludiques ou encore la musique classique descend dans la rue. Bref, on redynamise un genre à l'image élitiste et traditionnelle. Il y a urgence : son public se meurt, littéralement. Stratégies tous azimuts, avec cible principale : les jeunes.

VÉRONIQUE LAURENT

La question revient de façon récurrente. Comment opérer le renouvellement des publics de la musique classique ? Mot graal : numérique. Les actions stratégiques pour toucher un nouveau public semblent ne pouvoir éviter d'investir le monde digital, celui-là même qui a tant contribué à sa lente descente aux enfers, comme le résume Charles Adriaenssen du label Outhere, commençant par rappeler le phénomène de disparition progressive des disquaires au profit des grandes chaînes. Sans disquaires, pas de relais de proximité, sans conseils, le public s'est amenuisé et le chemin rétrécit vers la musique classique, toujours lestée d'un fameux préjugé élitiste. Ceux qui occupaient la niche étroite de l'artisanat ont pu survivre ; sans accès à la grande distribution ni à la promotion, ils fonctionnent et restent en petit réseau. Outhere, quant à lui, a opté il y a une dizaine d'années, – à tort ou raison, commente son fondateur –, pour une stratégie que l'on pourrait qualifier de plus industrielle. Entre la niche et le volume, le label a continué à produire de la haute qualité culturelle sans trop regarder le marché, et sans perdre de l'argent. Ce n'est un secret pour personne, les temps sont durs : *Pendant 12 ans, on a tenu le coup avec des tas de petits labels, mais tous très beaux. Maintenant, c'est fini. Tout le monde souffre, les grands comme les petits.*

La première phase digitale n'avait pas fondamentalement perturbé le marché. Un disque vendu en circuit classique rapportait au producteur 6,5 euros; le même contenu en téléchargement sur iTunes, 5 euros. Adriaenssen : *Je pouvais toujours payer les artistes, les frais de production, etc. Mais en streaming, à 0,02 euros, ça marche pour Beyoncé, écoutée « X » fois par jour. Pas pour le deuxième mouvement de la Cinquième Symphonie de Bruckner. Résultat, je ne couvre plus les dépenses.* Idem pour les musiciens, comme le rappelle un tableau tout aussi parlant sur Giphy.com : un artiste gagne 100 euros quand 1) il passe 14 fois en radio, 2) vend 100 albums, 3) est écouté 250.000 fois en streaming payant et 1 million de fois en streaming gratuit*.

Deuxième problème de taille, ce public, de plus en plus rare, vieillit. Charles Adriaenssen est lucide : *Il faut se rendre compte que notre public va de la ménopause à la mort. Il faut s'occuper de ces clients-là, bien sûr, des gens éduqués qui achètent encore des disques physiques. Mais bientôt, il n'y aura plus de lecteur CD.* Laetitia Huberti, directrice de Musiq'3, confirme une audience dont l'âge moyen est de 64 ans. Autre source, si on n'était pas déjà convaincu, une grande enquête menée en France par le sociologue Stéphane Dorin, professeur à l'Université de Limoges et présentée début 2015 : depuis une bonne trentaine d'années, les spectateurs qui vont aux concerts vieillissent, et de plus en plus rapidement ces dernières années. Bigre...

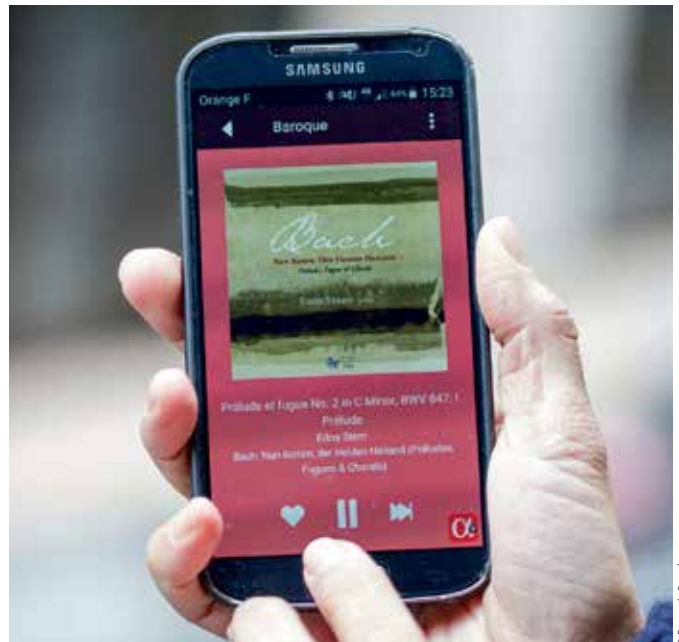
Devant l'urgence, les acteurs du secteur développent chacun leurs propres stratégies, digitales et autres. Les refontes des sites, les pages FB, les fils Twitter, les vidéos sur YouTube : tout ça annonce-t-il une renaissance de la musique classique ? L'Opéra Royal de Wallonie totalise une fanbase de plus de 12.000 personnes, un peu moins de 17.000 pour la Monnaie, 8.000 pour Musiq'3 (Pure FM en fait plus de 100.000, à titre de comparaison, peu fair-play il est vrai). Pas si facile, pourtant ! Chez Outhere, *le site existe depuis 10 ans. On a tout de suite eu de 800 à 1.000 visiteurs par jour, un public fidèle. Mais après dix ans d'efforts, on a peut-être réussi à doubler leur nombre, pas plus.* Clientèle fidèle mais si statique... Il faut des stratégies plus fines. Investir la télé ? Musiq'3 a produit une série documentaire présentée par Patrick Leterme en prime sur La Trois (RTBF), dédiée aux émotions dans la musique. De son côté, l'Opéra Royal de Wallonie a conclu un partenariat avec Mezzo, chaîne payante française léchée de télévision musicale (classique, jazz, musiques du monde et danse), diffusée dans plus de 50 pays. Des ouvertures bienvenues, bien que la télé reste un « vieux » média, peu ou plus regardé par les plus jeunes.

Chez Outhere, les stratégies plus fines passent par le développement de nouvelles apps : en mars dernier sortait Alpha Play, appli découverte gratuite, *- rien à voir avec Qobuz* (service de musique - tous styles - en ligne), précise Charles Adriaenssen. Deux accès : soit en running, et si ça plaît, possibilité d'obtenir des infos. Soit par style. Pour des petits services, composer sa propre playlist par exemple, c'est 2 euros/mois. *Je crois que ça va avoir un impact, surtout sur un public plus jeune, s'enthousiasme le directeur. On teste également pour le moment, en Allemagne et Angleterre, une app. Curated, sur le principe de playlists construites par des personnalités, l'app est visuellement très belle et destinée à un public mélomane.* Troisième expérience, en collaboration avec le B-Classical Festival de Tongres : Epicgram. Cette troisième application joue le fun anecdotique à fond : des packs de classique à combiner avec des films de 30 secondes réalisées par des internautes en technique slow motion. Slogan : « C'est classique, c'est génial », une accroche et une utilisation inédite pour attirer un public connecté, jeune ou moins jeune, d'ailleurs.

NOTES CLASSIQUES À LA PORTÉE DE TOUS

Cibler en priorité une audience au berceau : la panacée ? Ne se met-on pas à la musique classique en vieillissant ? L'étude de Dorin déconstruit ce mythe. Il y apparaît au contraire que l'expérience musicale reçue pendant l'enfance s'avère bien souvent déterminante dans les habitudes de « consommation » des concerts, - Bach ou Reich un jour, classique toujours ? Peut-être... L'étude pointe le fait qu'un spectateur sur deux a reçu une formation musicale dans sa jeunesse, dont un quart dans un conservatoire. Belle matière à réflexion pour les parents. Et pour les institutions. Surtout depuis que les cours de musique ont disparu des écoles et que l'éveil musical est réduit à peau de chagrin, des facteurs reculant et/ou raréfiant le premier contact des enfants avec la musique classique. *Ce qui redéfinit notre rôle*, analyse la directrice de Musiq'3. La chaîne publique a entamé sa mue il y a deux ans, refondu entièrement sa grille des programmes, renouvelé sa comm' pour sortir d'une image tradi-conventionnelle. *Le digital suivra, avec un nouveau site*, promet Laetitia Huberti. En attendant, la chaîne l'utilise comme porte d'entrée : elle s'investit dans le concours Academix, par exemple, au public très jeune. Chaque participant peut revoir son propre concert en vidéo. Autre exemple : le concours Breughel de musique classique pour enfants. La vidéo du gagnant mise en ligne a rapidement récolté 1.600 vues, un petit exploit, estime la directrice. *Le travail fourni est énorme, il paie. Le renouvellement du public s'opère petit à petit.* Laetitia Huberti souligne des changements de fond, parle de faire vivre la musique classique, d'emballage jeune, sexy, fun, de recrutement actif sur le terrain avec, comme carte de visite, la réussite et l'enthousiasme soulevé par le Festival Musiq'3, soit 50 concerts petits formats en 3 jours, emballés festif, convivial et abordable, aussi bien financièrement que musicalement (pas besoin de connaissances particulières, de préparation). À vocation de décloisonnement donc. Mixité générationnelle - beaucoup de familles avec enfants -, et sociale peut-être, autre angle mort de la musique classique. En ce début septembre, United Music of Brussels, une collaboration entre l'Orchestre National de Belgique, La Monnaie et BOZAR joue hors les murs, dans divers endroits atypiques. Surprendre, sortir du cadre ; des pistes à suivre.

(<http://giphy.com/gifs/streaming-3ornjWe2BDJh5BFUOI?tc=1>)



© François Bouchon

IN SITU...

Les Abattoirs de Bonnel

QUARTIER DE CULTURE



Les Abattoirs furent un lieu de transformation utile à la collectivité ; totalement rénovés, ils le sont toujours, investis par les activités du Centre Culturel de Namur. Bouillonnant d'initiatives, de rapprochements interdisciplinaires, ruche bien vivante, l'institution expérimente dans ses nouveaux locaux la pluralité des approches et des publics. Le festival Beautés Soniques s'y déroulera en partie, dans la même veine de convivialité et d'abattement des frontières.

VÉRONIQUE LAURENT

C'est au nord que ça se passe, au-delà de la gare, dans ce quartier de Bomel à l'allure délaissée. Au bout d'une rue aux maisons mitoyennes sans signe particulier si ce n'est la présence du Foyer Namurois, le bâtiment tout frais des anciens abattoirs surprend. Ça sent soudain le neuf. Le Centre Culturel de Namur, en attente de la phase finale d'aménagement et d'une vraie signalétique, fait vivre le quartier depuis début 2015. Il deviendra en octobre prochain le QG convivialité des Beautés Soniques. Là, fin juillet, à la veille de la trêve estivale, peu d'activité ; une jeune femme en quête d'infos passe la tête par la porte du Plan B, cœur battant du bâtiment réhabilité. *Tout le monde entre par cet espace convivial. On peut s'asseoir, lire, attendre quelqu'un, boire un café. Il y règne une certaine décontraction favorisant la rencontre*, explique Marylène Toussaint, directrice de l'action culturelle.

Les Abattoirs ont évité de justesse d'être rasés. Inaugurés en 1946, d'architecture moderniste, équipés des dernières innovations techniques dont un laboratoire (hygiène oblige), ils sont restés en activité jusqu'en 88. Diverses associations s'y installent ensuite jusqu'à la décision de démolition. L'énergie et la persévérance du comité de quartier Bomel sauve l'édifice non classé. À l'heure de la prise de conscience de la richesse architecturale des anciens bâtiments industriels, les villes n'abattent plus les abattoirs, elles les transforment en bouillons de culture, comme à Toulouse, à Anderlecht ou à Mons, irriguant les quartiers d'un sang nouveau.

RESTER ORGANIQUE

L'architecte en charge de la rénovation n'a conservé que la carcasse extérieure et reconstruit l'intérieur en espaces immaculés. *En collaboration avec toute une série d'associations*, poursuit la directrice, *on a ensuite monté des laboratoires de réflexion. Une ressource-rie avait occupé les lieux; on est parti sur le recyclage des matériaux.* Spécialisé dans le réemploi, le collectif multidisciplinaire Rotor occupe la première résidence du Centre pendant trois mois. *Le travail avec Rotor a été de remettre du bois, de la vie, de la chaleur, de faire en sorte que des gens qui ne se rencontrent pas habituellement puissent interagir ici.* Chaque objet draine une histoire: armoires sauvées de la banque BACOB, espaliers des poubelles transformés en cloison, comptoir et éclairages du Plan B attribués à Christophe Gevers, récupérés dans une autre banque encore. Et Rotor conserve le nom de chaque espace du temps des abattoirs; des petites plaques discrètes annonçant « Salle abat des porcs », « Frigo 1 », « Boyaude-rie » et autres joyeusetés qui signent l'âme du lieu.

LAB EXPÉRIMENTAL

Le « Hall abat gros et petit bétail » emballe la salle de spectacle à gradins rétractables (max. 200 personnes), boîte noire bien insonorisée à vocation pluridisciplinaire – le mot est lancé –, dédiée à des résidences, des moments de monstrosités variés. Au service bientôt, et pour la deuxième fois, d'une partie de la programmation des Beautés Soniques, grand moment musical de l'année, *mais pas le seul*, souligne Marylène Toussaint. Deux studios de musique sont mis à disposition. Turtle, musicien namurois de hip-hop, ou GangBang in HongKong sont passés par là. Des acteurs musicaux pourraient in-

vestir les résidences d'artistes pour présenter un travail à l'issue de leur séjour. Les Abattoirs se coupent en 4 pour favoriser ces splashes dynamiques entre acteurs pas spécialement du même univers musical (exemple: une collaboration entre Les Jeunesses Musicales et le collectif Wal'Style, activiste de la culture hip-hop). *On est parfois un peu débordé par toutes nos inventions*, reconnaît en riant la directrice, mais créer des connections particulières, des élabousses novateurs entre toutes les disciplines, musicales mais pas seulement, valoriser ensuite des phases du processus de création et proposer aux habitants de venir toucher ce travail, c'est ce que ce lieu permet.

Dans la salle, un ou deux spectacles par année. An Pierlé en janvier. Côté Beautés Soniques, *Nicolas Michaux revient cette année aux Abattoirs. Et Tindersticks, pour le côté plus international*, confie Julien Gaspart de l'asbl Namur Du Son. Le festival a choisi l'itinérance, née d'une réflexion sur Namur, Ville au Bois Dormant mais pleine de recoins, de petits de lieux de diffusion. Belle endormie a muté en Beautés Soniques, ça coule mieux. De dates ponctuelles rassemblant des petites associations locales, viviers namurois de musiques actuelles, les soirées se sont transformées en festival. But? *Solidariser les 16 partenaires, leur donner visibilité et impact, en valorisant ces endroits parfois insolites ou improbables mais toujours intimistes (Le Belvédère, le Théâtre Jardin Passion...).* *On voudrait que les Abattoirs deviennent le lieu de référence convivialité, avec des marchés vinyles et vintage, un marché des créateurs, un spectacle pour enfants, ...* Zone d'échanges et ancrage local, toujours. Marylène Toussaint: *C'est un festival de musique mais avec différentes dimensions, où il est question de déplacements dans la ville, de rencontres, de la mise en valeur de pratiques artistiques alternatives. Le collectif Drach travaillera par exemple sur les arts urbains; chaque acteur, à un moment donné, est porteur d'un lieu, d'un événement, d'un projet, ...* », une belle chaîne alimentaire.

<http://centrecultureldenamur.be>
<http://beautessoniques.be>



© Julien Fottin



© Jean-François Flimny



Benjamin Schoos
Thierry Hallard, le crash final (O.S.T.)
Freaksville Records

Passée relativement inaperçue en juin lors de sa sortie, cette BO du documentaire d'Olivier Monsens (qui retrace la flamboyante vie et la triste fin du cascadeur belge T. Hallard, le « Rémy Julienne » du plat pays) vaut largement que l'on s'y intéresse. Benjamin Schoos intègre à la perfection les codes liés aux musiques de film : un thème principal instrumental, le même thème avec paroles et puis divers instrumentaux qui servent à illustrer le film. Le tout est « classiquement » arrangé par notamment J.-F. Assy (Bashung, Miossec, Puggy, Sheller...) et son quartet : ils assurent les parties à cordes. On pense, un peu, aux musiques de films de baignoles, *Drive* en tête, notamment en raison des quelques synthés late 70's qui émaillent les partitions. On pense parfois au jazzman japonais Yuji Ohno à qui l'on doit e.a. la musique du dessin animé Capitaine Flam (*3 cascades 3 chutes* et ses flûtes psyché). On pense surtout aux BO signées par Sébastien Tellier (*Narco*) et à son premier disque très cinématographique (*L'incroyable vérité*) : le très beau piano solo (*Le cascadeur*) ou la reprise du thème principal. Franchement, ce serait dommage de passer à côté ! Disponible via bandcamp. - **FXD**



Trovadotres
Mundo Perdido
Home Records

Entre Grenade et Séville, jazz, flamenco et musiques du monde, c'est à un voyage principalement en Andalousie que convie Trovadotres, un ensemble de sept musiciens basés à Bruxelles. Guitares, percussions, flûte, clarinette... et même un peu de chant : une recette bien éprouvée avec ses petits solos de guitare et même de flûte, elle qui apporte une petite touche psychédélique ci et là. Pour les aficionados du genre. - **FXD**



Lisza
Lisza
Lisza Music

Si le but d'un premier EP est de servir de carte de visite, de poser les prémices d'un univers artistique et de donner envie de poursuivre l'aventure, alors Lisza fait encore mieux. En quelques écoutes, nous brûlons d'impatience d'en savoir plus et guettons les moindres apparitions live de ce duo de charme qui sera, on en prend le pari, l'une des révélations franco-phones de cette saison. Lisa, c'est elle, une voix envoûtante évoquant la Françoise Hardy sixties et une poésie qui touche les sens. Vincent (Liben), c'est lui, figure bien connue de notre paysage pop qu'on s'abstiendra donc de présenter. À deux, ils



Piano Club *Fantasy Walk*

JAUNEORANGE/[PIAS]

En marge du rock, et de la reformation d'Hollywood Porn Stars, le chanteur Anthony Sinatra relance les machines de son usine à synthétiseurs avec, au bout de la chaîne de

parcourent les chemins de l'innocence entre chanson française à haute valeur ajoutée, soupis acoustiques et caresses mélancoliques héritées de la « morna » capverdienne. En quatre chansons (*Orphelin*, *Cendres*, *La cavale*, *Les rives rouges*) qui sont autant de perles, Lisza nous invite à l'évasion et à danser parmi les fous. C'est beau, c'est même très beau. Vivement la suite. - **LL**



Alaska Gold Rush
Wild Jalopy Of The Mist
Autoproduction

Le cœur accroché aux plaines du Nebraska, le corps arrimé au pavé bruxellois, Alaska Gold Rush vit son rêve américain, par procuration, entre deux regards, une batterie et une guitare. Anciens lauréats du Concours Circuit et du Verdur Rock, Renaud Ledru et Alexandre De Bueger embarquent à bord d'un premier album

autoproduit, traversant les décors décrits dans les pages de *Sur La Route*. Influencé par la littérature *beat* et la poésie d'Allen Ginsberg, le duo expose des histoires de cowboys déçus : des vies oubliées le long de sentiers poussiéreux. Autant de chercheurs d'or à qui le capitalisme n'a jamais souri. Musicalement, Alaska Gold Rush rappelle les escapades entreprises par Two Gallants. Des échappées à travers champs, des évasions punk-folk, country-pop et quelques coups de blues. Placé en ouverture, *Montgomery* est un hommage à Hank Williams qui sonne comme les premières éruptions de Kings Of Leon : du rock à l'haleine de croco, un truc qui remue la vase et secoue les tripes. Ailleurs, le groupe traîne ses baskets chez Spoon (*Psychobilly Mad Heavyweight*) et The Walkmen (*Since 29*). Soit un bon trip et une autre façon de découvrir l'Amérique. - **NA**

production, la publication d'un nouvel album de Piano Club. Active depuis 2007, la formation liégeoise n'a jamais caché sa passion pour les claviers vintage ni son amour pour les mélodies colorées. Ici, les tubes fuchsias se dévoilent sous les néons des années 1980. Porté par l'excellent single *Comets*, le récent *Fantasy Walk* déroule des chansons profilées pour habiller la bande-son d'un film d'anticipation : un blockbuster cosmique, une aventure intergalactique. Entre nu-disco et pop rétro-futuriste, Piano Club s'offre des va-et-vient sur une ligne du temps qui voit défiler les noms de Casio Kids, Erasure, Metronomy, Com Truise, Orchestral Manœuvres in The Dark, Django Django ou Cut Copy. Boosté par une production léchée et des lignes de guitares finement ciselées, ce troisième essai de Piano Club a tous les atouts pour briller sous un ciel étoilé. - **NA**



Mani Deiz, Senamo & Seyté
Trois fois rien
Autoproduction

Sortie en mai, *Trois fois rien* est une parenthèse plutôt réussie du tandem Senamo & Seyté. Un side-project conduit par deux de ses meilleures recrues échappées de l'incontournable Smala, respectivement le plus looké et l'homme au béret. Même si la famille n'est jamais loin, comme en attestent les 12 minutes d'impro en équipe de *Freestyle All Shart 2*. Les Bruxellois se sont ici adjoints les services de Mani Deiz, l'un des beatmakers les plus courus du moment dans l'Hexagone. Et force est de constater que ses instrus boom-bap et ses scratches à l'ancienne leur siéent à merveille. C'est le cas avec *Dans ses yeux*, old school et introspectif, où le duo au micro évolue comme à la maison. Ça l'est aussi au fil de *Perles de Rimes*, succes-

sion de punchlines sans refrain et joli exercice de style. Ça l'est enfin sur *Vulgaire et arrogant*, hymne festif et percutant, dont on a pu éprouver l'efficacité en live. - **NC**



Lorenzo Di Maio
Black Rainbow
Iglou Records

Depuis quelques années déjà, Lorenzo Di Maio s'est forgé une solide réputation de sideman, quasi incontournable, auprès de Sal La Rocca, Fabrice Alleman, Chrystel Wautier ou encore Laurent Doumont. Son premier album en tant que leader était très attendu. Et Lorenzo Di Maio ne déçoit pas en démontrant ici ses talents de compositeur et d'arrangeur. *Black Rainbow* reflète bien l'esprit d'un disque magnifiquement nuancé entre le sombre et le coloré. Entouré de Jean-Paul Estiévenart, Nicola Andrioli, Cédric Raymond et Antoine Pierre,

le guitariste donne à entendre un jazz tantôt groovy (*No Other Way, Santo Spirito*), tantôt éclaté (*Open D*) ou plutôt méditatif (*Black Rainbow, Inner Peace*). Di Maio fait la jonction entre la tradition et une certaine scène contemporaine avec un bel aplomb et plein de créativité. Du jazz jubilatoire et intelligent. - JP



Rayer
Le Chat Borgne
R.A.B. Production

Rappeur égotrippé, poète urbain au verbe affûté, Rayer a écrit un chapitre important de l'histoire du hip-hop belge avec De Puta Madre. Loin de son groupe et des années 1990, sans ses compères Sozyone et Smimooz, l'artiste revient aujourd'hui en solo. Le temps d'un album intitulé *Le Chat Borgne*, l'animal miaule comme à ses premiers jours. Le flow est glissé, parfaitement posé, le langage crypté, admirablement déplacé. Original dans le ton, aventureux sur la forme, Rayer sort les griffes en compagnie de DJ Grazzhoppa pour un résultat plus que convaincant. - NA



Baleine 3000
The Nap
Vlek/Kompakt

Projet imaginé au croisement des neurones foisonnants de trois artistes déments, Baleine 3000 célèbre une complicité inédite entre le producteur bruxellois Lawrence Ledoux, le DJ français Afrojaws et le emcee japonais Illreme. Ensemble, les garçons rassemblent sept morceaux renversants. Électronique balayée d'un flow exotique, la musique de Baleine 3000 farfouille aussi dans le grenier d'un psychédélisme bien perché. En équilibre miraculeux sur cette formule hybride, le trio délivre un exploit dépassant : une performance qui rapproche *The Nap* de quelques trésors du circuit alternatif. Dans sa façon de fusionner des particules électro et hip-hop, ce disque vient chatouiller les souvenirs d'ouvrages signés Boom Bip, Micachu & The Shapes, Hymie's Basement ou Cornelius. Libre de ses mouvements, Baleine 3000 nage à contre-courant des modes pour venir s'échouer sur une plage idyllique. Celle des meilleurs disques de l'année. - NA



'Tav Exotic *Biocosmos*

VLEK/KOMPAKT

Les associations ufologiques sont en émoi. Tav Exotic vient d'atterrir sur le sol belge avec un nouvel objet non identifié cramponné à ses réacteurs. Pour peu, on se croirait revenu dans les campagnes ardennaises, entre 1989 et 1991, quand tout le Royaume gobait des substances extraterrestres, persuadé d'avoir aperçu une vague d'ovnis ici ou là. C'était X-Files à Beaufays, l'affaire Roswell au plat

O'TON *Influences*

AUTOPRODUCTION

À une époque où les gens utilisaient déjà MySpace, mais pas encore Facebook, Baptise Langlois arpenteait la région de Virton avec un groupe de punk et une obsession pour l'Angleterre. À 18 ans, je me suis envolé pour Brighton, explique-t-il. *J'avais besoin de m'imprégner de cette culture, de comprendre d'où venait la musique que j'aimais.* Ingé-son de formation, multi-instrumentiste par déduction, le garçon pose ensuite ses valises du côté de Barcelone. Là-bas, sous le soleil de Catalogne, il se familiarise avec l'expression digitale, les vibrations électroniques, la techno et tout ce que les machines offrent de beau. De retour au pays, il assiste les productions des studios Dada. *Dans le cadre de ces fonctions, je sonorisais les scènes ouvertes organisées par le centre culturel du Brass, à Forest. C'est comme ça que je suis tombé sur ExtraSystole, un groupe soul-funk bruxellois dans lequel chantait Sasha Vovk. Après ce concert, j'étais bouleversé. J'aspirais juste à travailler à ses côtés. Pour moi, c'était la voix de Sasha ou rien.* Les lèvres posées derrière le micro d'O'TON (qui se prononce «automotme»), la chanteuse répond désormais aux pulsions instrumentales de Baptiste Lan-

pays. Depuis 2013, Michael Crabbé et Ernesto Gonzales fusionnent des bruits martiens dans la soucoupe Tav Exotic. Nouvelle virée synthétique dans l'espace pluridimensionnel de la conscience humaine, l'album *Biocosmos* jongle avec des matières mutantes : techno, noise, electronica, tarentelles discoïdes et autres quadrilles analogiques. *Je suis incapable de décrire notre style musical*, confesse le machiniste Crabbé. *C'est impossible de donner une réponse précise, d'enfermer notre projet dans une case. Nous essayons d'offrir un voyage à l'auditeur. Un trip psychédélique. Biocosmos promène ses sons mutants sous les contours d'une belle pochette artisanale. Au départ, nous voulions donner un autre titre au disque. Mais lorsque nous avons appris que le visuel avait été réalisé selon les principes de la «photographie-aura» («effet Kirlian» - ndlr), l'évidence s'est imposée. Cette technique découle des médecines énergétiques. Ici, la photo sert à déceler une manifestation de l'aura humaine. À partir de là, intituler l'album *Biocosmos*, ça nous semblait logique. Le temps de trois morceaux, Tav Exotic entrouvre les portes de la perception pendant près de 45 minutes. *Sommes-nous capables de composer des morceaux plus courts? Sans doute. Du moment que ça sonne comme du Tav Exotic, tout est possible!* - NA*



© Mathieu Galmeux

glois. Entre mélodies trip-hop et soul brodée en fibres synthétiques, la musique du duo se couvre d'une fine parure R&B (tenue légère, à la Jill Scott ou Mary J. Blidge) et met à profit les avancées prescrites par Portishead. À l'image de Daughter, The xx et autres groupes en noir où les filles ont l'art de sublimer le cafard, O'TON fait la pluie et le beau temps sur un nouvel EP aux charmes languides et venimeux. Un disque qui soulève quelques airs mélancoliques, laissant souffler un vent d'air frais sur les contreforts d'une pop atmosphérique. - NA

LISTE DES SORTIES

ENVOYEZ-NOUS LA DATE DE SORTIE DE VOS PRODUCTIONS.

Nous relaierons dans ces colonnes: larsen@conseildelamusique.be

CHANSON

Colombey

Colombey
Pouet! Schallplatten

DELTA

Pas la fin du monde
A.R.E Music / Universal

Le Grand Jojo

80 (Anthologie)
Universal Music

Pierre Rapsat

Live in Gouvy 1981
Team4Action

CLASSIQUE -

CONTEMPORAIN

Benoit Mernier

Quatuor à cordes n°3
Pro Arte Quartet
Albany

de Grigny, Escaich,

Farago, Mernier, Paulet, Robin
Hymnes

Vincent Dubois, Pierre

Farago, Olivier Latory, Benoit Mernier, Jean-Baptiste Robin
orgue
Aeolus

Giovanni Legrenzi

Sonate Balletti
Ensemble Clematis
Ricerca / Outhere

Hugo Wolf

Kennst du das Land?
Sophie Karthäuser, Eugene Asti
Harmonia Mundi

'Il était une fois'

Un opéra imaginaire autour des contes de fées à l'époque romantique
Jodie Devos, Caroline meng, Quatuor Giardini
Outhere / Alpha

Jean-Claude Vanden

Eynden / Abdel-Rahman El Bacha / Frank Bracey
Archives du Concours Reine Elisabeth
Musica / Harmonia Mundi

Johann Joseph Fux -

Johann Caspar Kerll
Requiem
Vox Luminis, Lionel Meunier
Outhere / Ricerca

Ottorino Respighi

Sinfonia Drammatica
Orchestre Philharmonique Royal de Liège, John Neschling (direction)
Bis / New Arts

ELECTRO

Capelo

Danse des Nénuphars / Utrecht 7"
Lexi Disques

DJ Elephant Power (EP)

Rising Cloud / Tropic Clap
Elephant Power Records

Ozerti

This is Afrogrime
Autoproduction

Shungu

Reallife III
Autoproduction

Titonton Duvanté

& Fabrice Lig
Sensuel EP (réédition)
Lig Music

Vladimir Platine

Wait
Rockerill Records

JAZZ-BLUES

Artists with Refugees

Two Small Bags, Ten Millions Dreams
Autoproduction

Big Noise

Live
Iglou Records

Fabrizio Graceffa

U-Turn
Challenge Records

Impénétrable Trio

Impénétrable Trio
Autoproduction

Jean-Philippe Collard-Neven / Jean-Louis Rassinfosse /

Quatuor Debussy
Filigrane
Harmonia Mundi

Nasa Na

Live 91
Outnote Records

Octurn & The Tibetan Monks Of Gyuto

Tantric College
Onze Heures Onze

Yves Teicher

Monade
Home Records

JEUNE PUBLIC

Manuel Hermia, Sam Gertsmans, Pascal Mohy

Jazz for Kids
Kids Avatars

METAL

Innerfire

Sacricide
Painkiller Records

La Muerte

Murder Machine
Mottow Soundz

MUSIQUE FILM

Benjamin Schoos

Thierry Allard, le crash final (O.S.T.)
Freaksville Records

POP-ROCK

A Boy With A Beard (EP)

A Boy With A Beard
Autoproduction

Robbing Millions

Robbing Millions
[PIAS]

SPECTACLE MUSICAL

Corentin & Jonathan Aussems

Idegael
Home Records

URBAIN - SOUL

Balcine 3000

The Nap
Vlek

Danso

Batterie faible
Universal Music

WORLD - TRAD

Diab Quintet

Seagull Tango
Home Records

Melike Tarhan

Juicy Little Bramble
Home Records

Retrouvez la liste complète des sorties sur www.conseildelamusique.be

VOX LUMINIS @ OUTHERE

TWO RARELY-HEARD REQUIEMS
COMPOSED BY KERLL & FUX

They're a delightful antidote to the overwrought drama of some other Requiems, and each time I listened to them I found more details emerging that I hadn't previously heard. A fascinating double-bill - and perhaps truer than most to the literal meaning of the word "Requiem"!

Lu sur www.prestoclassical.co.uk, posté par David Smith, le 12 août 2016

DAN SAN & SHELTER

UN DEUXIÈME ALBUM

QUI NE MANQUE PAS D'ATTRAIT

Au-delà des arrangements harmonieux et de l'équilibre rythmique, Dan San puise son aura dans les grands espaces. Les éléments aquatiques, les rêves et les cauchemars sont les autres invités d'honneur du disque. (...) Pour l'auditeur, les chansons de ce deuxième album appellent aux songes sans jamais rien imposer de terrifiant. Bien au contraire.

Lu sur musique.rfi.fr, posté par Patrice Demailly, le 17 août 2016

ÉCHOS D'AILLEURS



© David Hanssens

MÉLANIE @ JAZZ MIDDELHEIM WERELDKLASSE!

Drie jaar geleden stond Melanie de Biasio ook al op het grote podium van Middelheim toen haar tweede album No Deal net uit was. (...) In 2013 was ze een opvallende nieuwe Belgische jazz-aanwinst maar met het optreden op Middelheim 2016 bewees ze definitief wereldklasse te zijn. (...) De grote verrassing van de avond was avondafsluiter Melanie de Biasio. Op basis van haar twee maanden terug verschenen en overweldigend mooie Blackened Cities EP waren de verwachting hooggespannen en wat maakte de Biasio en haar band het ongelooflijk waar.

Lu sur www.writteninmusic.com, posté par Dick Hovenga, le 15 août 2016



© Danny Williams

LA MUERTE @ GRASPOP KLASSE!

Het eerst afwachterende publiek sloot het über-coole La Muerte na een drietal kleppers dan toch in de armen. Enkele nieuwe én uitstekende songs werden ons om de oren geslingerd, alsook vintage garagerockklassiekers als Black God, White Devil' en de onvolprezen cover van Lucifer Sam (Pink Floyd). Klasse!

Lu dans Rock Tribune, Graspop Metal Meeting - Het verslaag

VUE DE FLANDRE

An Pierlé

L'ABEILLE QUI SE DONNE DU TEMPS

Entre un spectacle pour enfants, la fin de la tournée de l'album *Arches* et l'écriture de nouveaux morceaux, la chanteuse s'accorde un break pour recharger les batteries et surtout butiner de l'inspiration auprès d'autres artistes.

DAVID SALOMONOWICZ

La reine gantoise en a déjà produit des litres de bon miel sonore en près de 20 ans de carrière. Une productivité presque boulimique qui, depuis *Mud Stories* en 1999, a vu naître une demi-douzaine d'albums, nombre de side-projects, de collaborations en tous genres et surtout des tournées fréquentes pour ne pas dire perpétuelles. Il lui arrive donc tous les 7-8 ans de s'accorder deux mois de répit total. *Il y a d'abord le côté pratique de «devoir» m'occuper de ma fille pendant les congés scolaires et pendant que Koen (Gisen, son compagnon, producteur et arrangeur de nombreux projets en Belgique - ndlr) travaille sur trois albums. Mais j'ai surtout décidé de partir en vacances, ce qui n'était plus arrivé depuis bien longtemps et de prendre deux mois pour faire de la musique qui ne sert à rien, qui n'est pas vouée à être utilisée. Juste pour retrouver le plaisir. Et ça, c'est très difficile pour moi, de lâcher prise complètement, de ne pas penser tout le temps au boulot. Par contre, c'est chouette de composer en totale liberté, de se donner du temps. Décrire pour les autres aussi et ne pas être concentrée sur son propre projet.* Une vision bien personnelle de la «déconnexion totale» me direz-vous, qui l'amène néanmoins à lire des livres, à regarder des films, à se nourrir à d'autres sources de pollen artistique. *Il se passe plein de choses pendant l'été dans ma région avec les Gentse Feesten ou le Theater Aan Zee, mais surtout avec un projet très intéressant de résidences appelé Nucleo dans de vieilles écoles désaffectées et des bâtiments industriels avec des espaces énormes dans lesquels il y a beaucoup de réverbération. Ce sont des lieux magiques avec par exemple un grand auditorium dans lequel je peux aller jouer vu que je n'ai pas besoin d'électricité. J'y croise plein d'artistes d'autres disciplines et cela fait naître une vraie émulsion créatrice. Ça permet de faire naître des étincelles. Du coup, si j'ai en-*



© Kent Pipe

vie de tester une chanson électro parce que j'aime la lumière dans cette vieille bibliothèque, j'ai l'occasion de le faire sans pression aucune de devoir déboucher sur une chanson d'album. Il y a juste une journée porte-ouvertes fin octobre durant laquelle je dois présenter le fruit de ce qui sera sorti de mes expérimentations là-bas.

Une fois la récolte estivale finie, l'abeille-soldat Pierlé se remettra donc avec discipline au travail, le vrai, avec, comme optique, de sortir un EP en décembre dans la prolongation de l'album *Arches* arrivé en début d'année. *J'ai déjà une dizaine de pistes pour garder 5 chansons et, sans tout dévoiler, je peux déjà dire que ce sera dans la continuité mais avec un côté un peu plus extrême à tous les niveaux. Les morceaux poppy seront encore plus poppy, idem pour ceux dans la veine po-*

*lyphonique médiévale. J'ai vraiment envie de pousser encore plus loin la démarche entamée sur *Arches*. En attendant, elle va continuer à tourner avec l'album à la rentrée (car il sort en France début septembre) et sera toujours en vadrouille avec le projet *Kids Slumberland*. Un spectacle pour enfants qui consiste en un film sur les rêves. *C'est très poétique avec des personnages, des questions sur la vie, sur la nuit, mais sans dialogue.* De quoi laisser de la place pour le piano de Fulco Ottervanger (qu'on connaît par ailleurs dans les projets Stadt et De Beren Gieren) et pour la voix de la chanteuse gantoise. Un spectacle à la base en néerlandais mais qui a été adapté en 3 langues (français, allemand et anglais) et, avec lequel, elle va même aller au Canada. La reine va voir du pays. Comme toujours...*



L'INTERVIEW INDISCRÈTE

Chez Ultraphallus

En cavale dans les rues de la Cité ardente, Larsen s'est invité chez Phil Maggi, laborantin du rock expérimental et porte-parole attiré du groupe Ultraphallus. À l'heure de son quatrième album (*The Art Of Spectres*), la formation liégeoise s'obstine à déchiffrer les mystères du passé, les mythes du cinéma et les zones d'ombre de nos sentiments les plus sombres. Force vive d'une musique bruitiste et authentique, Ultraphallus scrute les limites du noise-rock, du doom et du black metal en imaginant des horizons insoupçonnés.

NICOLAS ALSTEEN



DES DESSINS DE COUTURE

C'est un cahier qui date du début du siècle dernier. À l'intérieur, certains croquis remontent à 1917. Ce sont des patrons qui servaient autrefois à dessiner des robes. Ces esquisses ont été réalisées par une tante de Julien Bockiau, notre batteur. Nous les avons utilisées pour illustrer l'album *The Clever*. On adore travailler avec des archives. Depuis toujours. La perception du passé est vraiment une de nos sources d'inspiration. Elle se matérialise souvent via les samples utilisés. Des sons qui diffusent une atmosphère mélancolique. Mais jamais de la tristesse. Plutôt une réflexion sur le souvenir et l'idée de transmission. Pour nous, la représentation de ces robes a quelque chose de féminin et de poétique : des émotions qui, sur le papier, sont en parfait décalage avec notre son. Pourtant, dans l'écriture, on adore s'appuyer sur ce paradoxe. C'est notre façon de briser la routine, de détourner les clichés associés au rock. Avant de se lancer dans l'enregistrement d'un disque, nous utilisons toujours des images. On parle, notamment, de la couleur à donner à nos futurs morceaux. Une fois que nous partageons un concept, un feeling qui nous excite ou nous amuse, nous sommes plutôt rapides et efficaces dans la création.



LE FILM ZABRISKIE POINT

Un des meilleurs films de tous les temps ! Ici, le réalisateur Michelangelo Antonioni est au sommet de son art. À la fin de *Zabriskie Point*, tout explose. Ce grand boom évoque la fin. La fin de quoi ? On ne sait pas. Ça peut être l'extinction d'une civilisation ou d'une relation amoureuse. De n'importe quoi. Une chose est sûre : après cette explosion finale, tout est à recommencer. Avec le groupe, nous cherchons à créer une musique urgente. Nous sommes un peu comme les personnages du film : attirés par le danger, l'amitié, l'amour, l'envie de prendre du plaisir et le désir de tout faire exploser. Curieusement, la bande originale de *Zabriskie Point* (dans laquelle on trouve notamment des titres de Pink Floyd, Grateful Dead, John Fahey - ndr) n'a eu aucun impact sur nos compos. C'est très compliqué de savoir ce qui nous influence musicalement. Nous sommes davantage inspirés par l'histoire de l'acteur Mark Frechette, par exemple. À l'époque du *Zabriskie Point*, il véhiculait l'image du beau gosse : un James Dean version hippie. Dans la vraie vie, il s'est fait arrêter trois ans plus tard pour braquage. Il est mort en prison dans des conditions particulièrement mystérieuses (*la gorge écrasée par un haltère - ndr*). Un morceau de notre nouvel album s'intitule d'ailleurs *The Death Of Mark Frechette*.



UN ROMAN

Monsieur Chien, de Jacques Tallote, est un livre sur lequel je travaille en vue d'une adaptation cinématographique. Ce bouquin est sorti en 2013. C'est notre guitariste, Xavier Dubois, qui me l'a conseillé en disant : *Ça rejoint l'univers de David Lynch, ça parle de black metal, tu devrais aimer. J'ai adoré.* L'intrigue se déroule sur l'île d'Oléron, dans les années 1990. On suit le parcours de quatre jeunes qui essaient de s'extirper d'une société devenue anxiogène. Ce livre opère des liens incessants avec des thèmes qui nous fascinent. À commencer par les spectres. D'où le titre du nouvel album, *The Art Of Spectres*. Ici, ce qui nous intéresse, ce ne sont pas les fantômes. Plutôt les zones d'ombre qui nous entourent, les souvenirs enfuis. Tout ce qui se cache derrière la psyché des gens. À travers son histoire, le livre rejoint aussi les énigmes qui entourent certaines disparitions. En cela, c'est aussi une connexion à la biographie tragique de Mark Frechette. Ou comment une personne disparaît-elle en laissant une trace mystérieuse après un bref passage sur Terre ?

C'était en...

JUIN 1982

Le Lou-bar d'un soir et ses Hollywood Bananas : à Bruxelles, sont offerts tous les plaisirs. Tout recto a son verso. Tout recto a son vice.

JE m'attendais à serrer la main d'une grande star fuldienne du show-bizz. Eh bien non ! La trentaine bien tassée sur une carcasse de démolisseur, vêtu d'un antique gilet de base-ball américain, Lou Deprick (*Les Hollywood Bananas*) m'écrase la main en arrivant à l'heure fixée dans le snack où nous avons rendez-vous. Lou-bar d'un soir, notre homme lisse sa grosse moustache : « Monsieur, non plutôt Marc, je sors toujours seul. Exceptionnellement, pour les besoins de la cause, je prends quelqu'un avec moi. J'espère que tu n'es pas trop cave. T'as qu'à bien te tenir ! »

Le soir, l'artiste-producteur est « in the mood » pour « draguer jusqu'à l'aïeul ». « Mais je ne ramène jamais de filles chez

moi. Forcément, j'en ai une qui m'attend à la maison. »

Et nous voilà plongés ce ven-

dredi soir dans les délices de la nuit bruxelloise. Un marathon nocturne, avec son héros, Lou and Cy. Avec ses plaisirs. À Bruxelles, sont offerts tous les vices d'Athènes et de Rome. Tout recto a son verso et tout verso son vice. Avec aussi ses dangers.

Les noctambules non avertis sont une proie facile pour les voyous qui attendent dans les rues à l'affût de leurs victimes. Le meilleur verso de cette nuit que nous allons ouvrir à l'occasion de ce week-end, ce sont les

boîtes de nuit, qui servent de théâtre au Lou solitaire.

Premier stop sur ce chemin de croix de prédilection : le *Show Point*, place Stéphanie. Un de ces cabarets où le bouchon de champagne vaut une fortune. Chaque fois qu'il jaillit du goulot avec un pipi classique, il allège le ciseau de 4.000 balles. « Tu ne rentres pas », dit le portier désemparé en cocher de fiacre. « Il faut une cravate. » Lou fait appeler le patron, un pote à lui, qui tout sourire nous laisse entrer. « Bruxelles est une ville de cons. Du champi, et vite ! », commande le nouveau maître des lieux. Toutes les filles qui s'apprennent à monter sur scène viennent l'embrancher au passage avant de monter sur les planches. Un spectacle bien ficelé où les corps superbes sont offerts à une clientèle d'hommes d'affaires et de richards de province. Ah, les petites femmes du *Show Point* ! Inapprochables. Du *Show Point* à Caracas et à Miami, dans n'importe quel bidé. »

Prostituées

On se trimballe ensuite rue de Stassart où est parquée la CX de la star. Il y a quelques prostituées collées aux portes de dans leur voiture, qui tentent de harponner ces deux clients qui vont amortir leur coute ailleurs.

Un bar pour travestis rue Crespel. La salle est vide, si ce n'est quatre Allemands qui à notre arrivée essaient de partir sans payer. Pour saluer Lou, le disc jockey met « Charlie Brown ». Et voilà notre ami d'une jeune folle pour interpréter devant quelques péchés ce hit historique du « Two Man Sound ».

Les images défilent : Lessines, la ville dont il est originaire et où fut créé son premier groupe, « Les Loups » (d'où le surnom, d'ailleurs), le Micro d'or à dix-huit ans, le Two Man Sound, sans oublier ce travail d'employé à la R.T.T. pour manger.

C'est le délire. Épuisé, Lou s'assoit : « Je n'ai plus chanté ça depuis la préhistoire. Je ne me souvenais même plus des paroles. » Une ondule à une des filles du show, qui se renseigne sur une idée possible, tandis que le showman en est à son huitième « JB Coca ». D'autres travestis accourent pour demander un service. « Lou connaît tout le monde, voit tout, dit n'importe quoi. Il ne sait plus que faire des kilos de cassettes que de jeunes chanteurs lui envoient.

Clowns

La CX grise s'élançe. Casquette rabattue sur le visage, Lou met une cassette de musique brésilienne. Rio à boîtes : sa voiture est transformée en mini-studio. D'ailleurs, il l'a choisie d'abord pour l'acoustique. Professionnel jusqu'au bout des ongles, il est toujours à la recherche de sons

nouveaux, avec une prédilection pour les rythmes latino-américains. N'a-t-il pas « découvert » le reggae avant Gainsbourg ?

L'Équipe, une discothèque à Bruxelles où se mêlent publicitaires en velours côtelé, jeunes cadres bien fringués, coiffeuses et autres dames charmantes. Près de nous, un blouson doré complètement saoul dringue une schampouneuse. « Ce sont tous des clowns. Pas du tout mon genre ces sorters du week-end qui s'éclatent comme des brutes deux jours par semaine. Fais le haut de la ville, j'aime pas. Trop guindé. »

Nous voilà donc repartis avec l'air de « Ça plane pour moi » qui évoque avec tendresse ses deux bananes, Hélène, la blonde, et Heidi, la brune. Hélène, qui se lance soudain dans le « pop-corn » sous la supervision de Lou. « Le pop-corn, tu connais pas ? Incroyable ! Avec son carnet à prendre ainsi des notes, tu as vraiment l'air d'un étudiant retardé. Enfin, Petula Clark, Peggy Lee... les intellos doivent quand même connaître ? » Et de taper sur la table un « poum ta ta, poum tata ». Je lui flanquerais volontiers une bonne fessée à cette diva colorée qui se défiance maintenant à la bière bon marché.

Romantiques

Le bolide dévale la chaussée de Louvain, les pneus crissent et sans freiner Lou vient se parquer carrément devant la porte d'entrée du Mirano, la boîte-mode du moment. Le portier vient saluer King Lou comme un chef d'état, lui donnant une petite bise. Un peu, il lui livrerait les pieds !

Au bar, on nous présente Steve Strange, le chef de file des Nouveaux Romantiques londoniens. Dentelles, moustache, jabot (et musicalement n'importe quoi). L'élégance baroque de King's Road et la superstar frimasse du Flat pays : le premier passera, la seconde restera. N'est-il pas à la base des plus extraordinaires réussites que la Belgique ait produites dans le domaine des variétés ?

Cinq heures du mat. Sur le chemin du bas de la ville, nous discutons popote. Lou n'est guère un homme d'intérieur, préférant « vivre » (et parfois flamber). Quelques collections insolites de vieux chapeaux, d'horloges, d'objets kitsch. Dans sa chambre, six magnétoscopes de vidéos sur lesquels, ce cinéphage passe de vieux films américains d'épouvante et qu'il laisse allumés en s'endormant. Mais en fait, s'il gagne beaucoup d'argent avec ses tubes et cascades, Lou dépense ses gains à exploiter la planète, se perdant au Sénégal, sur l'île de la Tortue ou en Micronésie. Là, il pratique la pêche au gros poisson, passion partagée d'ailleurs par ses amis Sardou et Carlos. « Je connais là-bas des êtres démesurés, fascinants. Un peu comme les vrais noctambules banasies. Les consueurs m'apportent beaucoup. La nuit, les ma-

quais tombent, les gens deviennent plus humains. »

Un autre arrêt au Vaudeville, la boîte-phare des galeries de la Reine, dont notre homme est un des actionnaires. En attendant qu'il aille (à six heures !) signer quelques papeteries, je vais au bar, où une frappe leigieuse m'accoste, me demandant ce que je pense de son patron ? Je renifle le traquenard de maisons de province. Lou vient heureusement me sauver des griffes de ce gars.

L'apothéose

Il commence à faire jour. Cap sur la Bourse, la poubelle de Bruxelles. Nous sommes à la porte du Gentlemen, dernier havre des noctambules de tout poil, le teint pâle comme la cire. Un décor des plus ringards, de velours rouge et or sur les murs, des lumières crues. Dans un coin, un juke-box qui déverse tous les airs de notre (pardon de ma) jeunesse. Au bar Lou embrasse... un trans-sexuel, passablement éméché. Il se soie connu à la R.T.T., il y a six ans. Il s'appellait alors Jean-Marie ; aujourd'hui, c'est Rita.

Un gros Noir danse avec un homme espagnol. Le Noir se penche vers moi : « C'est la première fois que je viens à Bruxelles. C'est pas mal ici. » Et de repartir dans son slow dandinant.

Ici, Lou est chez lui, au milieu de ce public populaire qui l'adore, l'apostrophe, lui donne des claque dans le dos. A sept heures du matin, alors que certains comptent les moutons, d'autres font la noce, et des zombies. Dans cette arche de Noé pleine de vociférations et de plapapements, on retrouve péle-mêle l'homme d'affaires trompé, l'employé qui n'aime pas les femmes, le paumé qui ne sait comment payer son loyer, le garagiste veudette de la nuit. Puis à cette heure, l'alcool aidant tout est permis : fime la retenue ! On y va carrément. Eh oui, le sexe régit la nuit.

Pour la fermeture, le lumper-proletariat de la nuit tape dans les mains sur un « New York, New York ». Lou entouré d'un travesti et du Noir monte sur la table pour un final dignes des meilleures heures de Broadway.

« Bonjour Lou, comment va ? C'est pour mon fils » : la serveuse de ce café malinal tend un carton de bière pour un autographe. Lou sourit. L'artiste reprend le dumas sur le copain. Il est, je dirais mood alors que je ressemble à une éponge échaudée place Sainte-Catherine. « Tu viens prendre un verre chez moi ? » « Navré véreux, je m'effondre dans un instant. »

M. Deprick ne l'avait bien dit au téléphone : « Le week-end je travaille. » Deux heures de sommeil avant de s'enfermer pour une séance de pythie dans un studio d'Éclat d'où il ne sortira que dimanche aux petites heures. On a d'ailleurs aperçu le Lou du côté de la Bourse... lundi matin.

MARC ROZEN.



Paru dans **Le Soir** du 4-6 juin 1982

(Auteur: Marc Rozen)

Lou Deprick est bien connu dans nos contrées, notamment comme interprète controversé du *Ça plane pour moi* attribué légalement à Plastic Bertrand pendant de nombreuses années. Il a officié sous le nom Lou & The Hollywood Bananas ou Two Man Sound, collaboré avec de nombreux artistes comme Viktor Lazlo et a récemment

proposé un hymne « officiel » des Diables Rouges à l'occasion l'Euro 2016. Un personnage haut en couleurs !

Le présent article est reproduit avec l'autorisation de l'Éditeur, tous droits réservés. Toute utilisation ultérieure doit faire l'objet d'une autorisation spécifique de gestion Copiepresse: info@copiepresse.be



UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE

DU EDANS LE TEXTE



2017

LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !

INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU

18 JANVIER 2017

WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE

LA PREMIÈRE

pure

LE SOIR

LaMeuse
LaGazette
LaProvence
NordÉclair
LaCapitale

moustique

RÉGION DE
BRUXELLES-
CAPITALE

SABAM FOR CULTURE

FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES